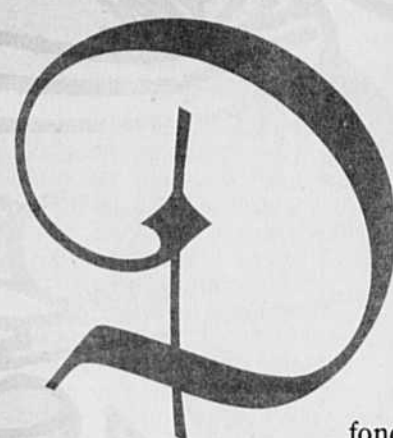


LES ARTS

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
LE DEVOIRCAHIER
B**MÉDIAS*****Futurologues
de tout poil****Page B 2***RÉTROSPECTIVE*****Wim Wenders****Page B 4***CHRONIQUE
CULTURELLE*****Ah! Quelle fête!****Page B 8****Cinéma****Page B 5****Disques****Page B 7*

De tout temps, les fins d'année sont propices aux réjouissances. Même devenu familier par l'habitude, le moment ne demeure-t-il pas un passage, avec sa part d'inconnu à apprivoiser? De ce point de vue, la fête agit comme un exorcisme. Saturnales (fête de Saturne, dieu des semailles et des moissons), luperciales (fête des morts en février), calendes (fête de Janus, dieu aux deux visages, l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir; fête tout indiquée pour le Nouvel An): ce ne sont là que quelques moments forts du calendrier romain qui avait pour

fonction de rythmer (en le sacralisant) le passage du temps. Les saturnales, qui avaient lieu du 17 au 24 décembre, plongeaient la ville dans le chaos, puisque le règne du dieu qu'elles célébraient était celui de l'âge d'or, âge mythique d'une société sans maîtres ni esclaves (on dirait aujourd'hui sans patrons ni employés), ni propriété privée, avec son lot de rapines, d'ambitions, de convoitises, de malheurs.

À Rome, pendant ces jours-là, l'ordre était renversé: les enfants étaient rois, les maîtres servaient les esclaves (on dit que les plus riches leur abandonnaient plutôt la ville et se faisaient oublier dans leur villa à la campagne). Après quoi tout pouvait rentrer dans l'ordre, avec sans doute le surcroît de rigidité qui succède aux périodes de licence.

Au Moyen Âge, vers la même époque de l'année, on célébrait la Fête des fous. Ce jour-là, les manants devenaient seigneurs, et un gueux, en grande pompe, était coiffé de la mitre d'un évêque. Au XVI^e siècle, le concile de Trente sonna la fin de la récréation et abolit une fête aux accents manifestement trop païens.

Fort de ces quelques précédents fameux, *Le Devoir*, journal sérieux, a donc décidé de célébrer avec éclat la fin de l'année en bouleversant les cahiers des *Arts* et des *Livres*, tout en leur gardant un air familier. Par tirage au sort, le temps de la présente édition, journalistes, chroniqueurs et nos collaborateurs parmi les plus réguliers se trouveront tous en contre-emploi, réservant au lecteur quelques heureuses découvertes. Il était critique de cinéma? Il sera lecteur de polar. Il parlait de musique? Il commentera la littérature jeunesse.

Notre jeu, comme tous les jeux, a ses règles: nul ne peut se trouver à son endroit habituel, à supposer que le sort l'ait encore voulu ainsi; et nul ne peut se défilier devant le nouveau domaine qui lui est échu. Le jeu a aussi un but: s'amuser, et peut-être amuser le lecteur, tout en permettant au participant de rompre avec les repères d'un monde familier et de plonger dans l'inconnu. On le verra: les résultats sont rafraîchissants et réjouissants.

À un moment où des voix s'élèvent pour remettre en question la fonction de critique, et dans une société prompte à la confondre avec la propagande, la publicité ou la simple opinion, ajoutons cependant que notre jeu de fin d'année ne veut pas laisser croire que les critiques seraient interchangeable ou corvéables à merci. À l'ère de l'extrême spécialisation, il permet surtout d'affirmer, par les signatures joyeusement désorientées de ces pages, qu'une culture générale de «l'honnête homme» est encore possible et qu'il appartient au public comme au critique de ne pas s'enfermer dans une catégorie. Du reste, on verra que nos «fous» se sont acquittés de leur nouvelle tâche avec la rigueur et la passion qu'on leur connaît au cours de l'année, dans l'ordre établi des choses.

Rigueur et passion: toutes deux sont également présentes dans la belle méditation sur le temps que l'écrivain canadien Alberto Manguel, auteur du best-seller *Une histoire de la lecture*, a accepté d'écrire pour les lecteurs du *Devoir*. Une substantielle lecture de fin d'année, qu'on trouvera en bonne place à la une du cahier *Livres*.

Traditionnellement, l'hiver, période d'attente et de repos, était un moment de jeu privilégié. Le nôtre, même moderne, n'échappe pas à la règle. Des enfants s'échangent des cartes avec des mines de cambistes à Wall Street. Sans rire, des hommes lourdement harnachés poursuivent sur la glace une rondelle capricieuse. Lecteur distrait qui ouvres ce journal, à l'avance lassé par le bruit du monde nouveau chassant l'ancien, joueras-tu avec nous?

LE GRAND JEU



ARTS

MÉDIAS

Demain, la veille

Où le critique improvisé ose comparer Québec Science au Weekly World News

Alors qu'on s'apprête à changer de siècle, selon une prévision toute rationnelle, la passion futurologique bat son plein dans les mensuels et les hebdomadaires, pour le meilleur et pour le pire. Une revue des revues contre nature révélant moins des futurs probables ou impossibles qu'un présent à peine chargé d'espoirs timides.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Comme à peu près tous mes petits camarades, syndiqués ou pas, pour ce jeu d'aliénés, je claquais du clavier à l'idée de me farcir une plaquette hermétique de poésie contemporaine ou un disque de musique actuelle. Mais voilà, le dingo-dingue harsard a été gentil avec moi en me balançant la tâche en apparence la plus saine, la plus aisée, du moins pour un journaliste, celle de m'occuper pour une fois de la section médias.

Dans ce métier de chieus d'encre, on n'a pas tous la même passion pour les textes formalistes et les partitions post-webernien. Par contre, la presse, la télé, la radio, même Internet, on connaît (ou on veut donner l'impression de connaître). On se permet même quotidiennement de critiquer le merveilleux monde des médias, notre monde. Mes voisins immédiats de cubicule le savent et le subissent: le matin, au bureau, avant le premier café, le vieux grincheux que je suis chiale jusqu'à plus soif contre *La Presse* ou *Radio-Canada*, et surtout contre *Le Devoir*. Souvent, je le confesse, je lance aussi quelques fleurs au beau et exemplaire *Globe and Mail*. Je l'aime, bon.

Mais pour cet exercice stupide, à la longue, cette familiarité obligée — parce que professionnelle et passionnelle —, s'est en fait révélée un sérieux handicap. J'allais faire quoi, moi, pour me démarquer dans cette

nef des fous? Dans quel coin secret de cette maison-média, la mienne, allais-je bien pouvoir balayer?

Un peu avant le congé de Noël, j'ai pensé me rabattre sur le passage de son éminence le cardinal Jean-Claude Turcotte à *La Belle et MacLeod*, l'émission, ou plutôt le torchon du midi de CKMF. Comme la Colpron de *La Presse* y était aussi, j'ai finalement pondu un article pour le lendemain.

Ensuite, une nuit, j'ai perdu une heure ou deux à chercher des tribunes téléphoniques débiles sur la bande AM où, aux petites heures, on ne propose plus que de la musique, des infos et de la pub. La veille de Noël, j'ai voulu me rabattre sur les pires émissions de télé diffusées tard, très tard, sur le câble. Genre Jojo Savard, infopub ou pitoues en mini maillots pour des réseaux cochons 1-900. Elles avaient disparu, probablement par respect pour le grand jour du p'tit Jésus. Merdre, comme disait l'autre.

Mon dépanneur m'a finalement dépanné, comme il se doit. Dimanche dernier, en allant chercher un litre de lait, je me suis arrêté devant le petit kiosque à revues et journaux. A hauteur d'homme, en dessous du spécial «lingerie fine» de *Playboy*, le numéro de décembre 1999-janvier 2000 de *Québec Science* annonçait: «Le futur comme vous ne l'avez jamais vu», puis un sondage révélant «nos attentes, nos espoirs et nos inquiétudes». À côté, *L'actualité* proposait son numéro spécial de janvier 2000 sur «100 ans d'avenir», et

Bienvenue
dans le futur
tel
qu'entraîner
par les médias,
tous genres
d'écrits
confondus



le «grand magazine» 7 Jours du 1^{er} janvier réservait toute sa une à l'«Horoscope 2000». En bas, sur la dernière tablette, sous une pile d'exemplaires du dernier *Allo-Police* consacré à la nouvelle Miss Québec nue (ou quelque chose comme ça), j'ai aperçu le *Weekly World News* du 4 janvier 2000 titrant: «Face of Satan Seen Over U.S. Capitol», avec point d'exclamation et photo à l'appui. Le *Globe*, un autre tabloïd daté du 4 janvier prochain lui aussi, proposait un guide mystique du millénaire.

La salade du futur

Bingo! Faites des liens, qu'ils répètent dans les cours de médiologie

de l'UQAM. Et tant qu'à jouer au débile léger, aussi bien forcer la liaison jusque-là. Bref, bienvenue dans le futur tel qu'entraîner par les médias, tous genres d'écrits confondus.

D'abord, le gros lot. *WWN*, c'est CNN en produits, en *delirium* immense. Entre un article sur le frère jumeau d'Elvis, un autre sur le Pure-O-Meter (mesurant secrètement la virginité des filles) et un autre encore révélant qu'un pilote d'ovni sur quatre est en état d'ébriété au volant, le *Weekly*... prouve que le diable s'est échappé de l'enfer. Une médium de dix ans prédit même que la fin du monde commence en février avec la mort de deux milliards de



personnes causée par une pluie de météorites sur la Terre. Wow, ça c'est du scoop! Et une bonne nouvelle en plus: quelque part entre Homa et Los Angeles, il y a encore des rédacteurs chanceux qui s'amuse à tant qu'au défunt *Croc*.

A cette échelle, franchement, le 7 Jours demeure beaucoup trop sage. L'astrologue Anne-Marie Chalfoux lance ses prévisions pour tous tandis qu'une autre zinzin du ciel, Marie-Hélène Meunier, lève le voile du futur de quelques vedettes. Saviez-vous que Danielle Ouhmet ne chômera pas l'année prochaine, que Michel Louvain va revenir à la télé et que Roch Voisine adoptera un nouveau style de musique «lui permettant de renouer avec le succès»? Quand même, tout ce qu'on manque en lisant *Les Cahiers de théâtre Jeu* et le *National Post*!

L'actualité et *Québec Science* ne font pas le poids avec leurs boules de cristal opaques, rationalistes, trop rationalistes. L'édition-souvenir du magazine généraliste promet «100 ans d'avenir», mais se contente timidement de quelques prédictions allant à peine au-delà d'une ou deux décennies: un humain sur Mars, le train supersonique (le TTGV, en somme), des bébés à la carte, des greffes d'organes sur demande et le développement de supers PC, mille fois plus puissants qu'aujourd'hui, fonctionnant avec des semi-conducteurs organiques. Tout ce qu'on a déjà, quoi, mais en version revue, corrigée et améliorée. Timide...

Québec Science y va encore plus prudemment avec un sondage des Québécois révélant que la science du futur ne suscite plus qu'un optimisme prudent: une bonne majorité espère que d'ici les 25 prochaines années nous aurons réussi à vaincre le cancer; un petit tiers a l'espoir de voir créer un ordinateur vivant; mais à peine une personne sur dix croit que l'on aura éliminé la faim dans le monde. Non mais, il n'y a que des rabat-joie dans la grande salle?

Cela résumé (en trichant, évidemment: le journalisme est une science-fiction), où est le rapport? Je me purgerai plus tard avec quelques grains d'ellébore, au début de l'an prochain, quand tous ces numéros seront devenus obsolètes. Promis. Pour l'instant, l'atmosphère de douce et passagère démence me pousse à souligner un invariant entre ces nobles et vulgaires publications plongées de force dans le même bain boueux de la passion pour le futur.

Des fous
terre-à-terre

Sans vouloir insulter personne, il

est frappant de constater à quel point la plupart de ces futurologies pourtant antinomiques se ressemblent dans leur institution de la réalité. À vrai dire, la seule folie onirique vient du mauvais côté du kiosque, du plus bas. Il y a finalement plus de délire cinglé et d'apocalypse joyeuse dans les tabloïds de mon dépanneur que dans tous les romans de Jules Verne entassés à la Maison de la culture Mont-Royal.

Pour le reste, les prédictions, scientifiques ou astrologiques, demeurent désespérément concrètes, voire centrées sur le plus banal quotidien. Les astrologues s'attardent exclusivement à l'amour, au travail et au succès. C'est le bon vieux métro-boulot-dodo... Les devins gravitant autour des labos fabulent sur des autos plus performantes et moins polluantes, des corps moins malades, des ordinateurs plus puissants. Au fond, il n'y a presque aucune utopie dans ces mondes fantasmés, aucune voie d'évasion, ou si peu. L'avenir est bouché, à la petite semaine.

Même le progrès ne fait plus tellement rêver un monde revenu de tout. *Québec Science* a demandé à une trentaine de personnalités quelle était la découverte du siècle et quelle serait préférablement celle du XXI^e. Le cardinal Turcotte (encore lui) a répondu que le fax marquait le XX^e siècle et qu'il souhaitait voir inventer un moyen de transport ultra-rapide. Le paradis et la parousie ne sont décidément plus ce qu'ils étaient.

L'avenir est rarement risqué et les prédictions sont toujours neutralisées par le balancement des possibles. D'un côté comme de l'autre de ce spectre médiatique se concentre un certain état d'esprit de notre temps d'espoirs mitigés. En gros, tout va bien. En gros, demain, tout ira un peu mieux.

D'autant mieux, en fait, que je retourne au théâtre en janvier...

ÉDITION SOUVENIR

JANVIER 2000

100 ANS D'AVENIR

2000

AVEC LA PARTICIPATION DE...

Diane Dufresne
Arlette Cousture
Conrad Black
Bourque
Jacques Godbout
Louise Forestier
Lamer
Antonio
Pierre Dansereau
Henry Morgentaler
Phyllis Lambert

NUMÉRO SPÉCIAL DE 262 PAGES

AMOUR • SANTÉ • ARGENT

7 Jours

HOROSCOPE 2000

Vos prédictions personnelles par Anne-Marie Chalfoux

Céline Dion BELIER	Ginette Reno TAUREAU	Rita Lafontaine GÉMEAUX	Nathalie Simard CANCER
Lynda Lemay LION	Normand Brathwaite VIERGE	Chantal Fontaine BALANCE	Serge Postigo SCORPION
Jocelyne Cazin SAGITTAIRE	Véronique Cloutier CAPRICORNE	Mario Pelchat VERSEAU	Patrice L'Écuyer POISSONS

PLUS: Le conte de Noël de CLAUDE CHARRON
Recueil de pensées quotidiennes JANVIER 2000

CARBONE 14 présente

TSURU

de Anne-Marie Thérout

«Une production remarquable qui touche le cœur des enfants... et celui des parents!» Michel Bélair, *Le Devoir*

du 2 au 9 janvier à 15h.

En vente maintenant - à l'affiche dès dimanche

USINE

Enfants 10\$/ Adultes 15\$/ Tarif famille

Réservations 521.4493 / Admission 790.1245

Une création du Théâtre d'Aujourd'hui
Du 12 janvier au 5 février 2000

En coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa

Avec Maude Guérin Patrice Coquereau Didier Lucien

Concepteurs: Claude Accolas, Martin Ferland, Judy Jonker, Claude Lemelin.

De RENE GINGRAS

mise en scène de YVES DESGAGNÉS

jacynthe, de laul

13 janvier COMPLET

En collaboration avec

BANQUE CIBC

Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis
Montréal
T: 514.282.3900
www.emphase.com/tda

MAGNETIC REEF MILLENNIUM GUIDE

HOROSCOPE 2000

12 CELEB DICKS FOR YOUR STAR DICK

HEALTH & LOVE

HILLARY'S CLAW MARKS

JENNIFER LOPEZ WILD BEDROOM SECRETS

ROYAL MARRIAGE IS A SHAM

SHOCKING PHOTO EVIDENCE NAILS CHEATING PREZ

DERNIERE HEURE

60 PAGES

LE 20^e SIÈCLE EN IMAGES

LES CRIMES CÉLÈBRES

LES GRANDES TRAGÉDIES

LES SCANDALES SEXUELS

Sun

GUARD AGAINST DEADLY FLU AND MUCH MORE...

NEW APPLE CIDER VINEGAR, GARLIC & HERBS CURES

LUCKY LOTTERY AND POWERBALL NUMBERS

Mom, 50, sleeps in fridge to stay young...

LES ARTS

THÉÂTRE

Voyage au cœur de Laval

Après avoir voyagé au temps de l'Inquisition espagnole, Gingras revient dans la banlieue la plus emblématique

JACYNTHÉ DE LAVAL

Une création du Théâtre d'aujourd'hui en collaboration avec le Centre national des arts d'Ottawa. Au Théâtre d'aujourd'hui du 12 janvier au 5 février 2000. Au Théâtre français du CNA du 9 au 12 février 2000. Texte: René Gingras; mise en scène: Yves Desgagnés; distribution: Maude Guérin, Patrice Coquereau et Didier Lucien; assistante à la mise en scène, à la régie et à l'environnement sonore: Claude Lemelin; scénographie: Martin Ferland; costumes: Judy Jonker; éclairages: Claude Accolas.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Au terme de la rédaction d'une pièce portant sur Thérèse d'Avila, au cours de laquelle il avait plongé au cœur de la mystique chrétienne, René Gingras a senti le besoin de revenir sur terre. Et revenir sur terre, pour lui qui vient de Cap-Rouge, en banlieue de Québec, c'était revenir à Laval.

Après avoir voyagé en pensée au temps de l'Inquisition espagnole, suivi attentivement le parcours d'une authentique mystique, Gingras a donc repris la plume pour revenir à quelques pas d'une réalité familière, dans la banlieue québécoise la plus emblématique, et écrire *Jacynthe de Laval*, qui prendra l'affiche au Théâtre d'aujourd'hui le 12 janvier. Le titre évoque le côté à la fois dérisoire et sarcastique de l'œuvre.

Dans le rôle-titre, Maude Guérin campe une travailleuse sociale dans la trentaine, qui traverse une crise de sens. Patrice Coquereau et Didier Lucien lui donnent la réplique. La mise en scène est de Yves Desgagnés.

S'emparant de l'attention des caméras dans une station de télévision, en compagnie d'un détenu évadé d'une prison américaine, Jacynthe raconte la quête de sens douloureuse d'une femme mariée de la classe moyenne, vivant en banlieue et sans enfants, dont même la profession, travailleuse sociale, pourtant inspirée de nobles sentiments, n'a plus la portée qu'elle avait.

«Un amant? Ça...», dit-elle. Pas d'enfants. Mais ça... Accident de parcours. Dont j'estime qu'il ne fait pas de moi quelqu'un de moins humain. Au contraire. Je n'en suis que plus unique. Puisque plus finale...»

Le texte entremêle à tout instant le tragique et le comique, le personnage de Jacynthe étant à la fois ridicule et pathétique. «Elle a quelque chose d'un clown», dit Gingras de son personnage principal. On navigue

entre le réalisme et l'absurde, et Gingras de confier son admiration pour Beckett. Il demande d'ailleurs au metteur en scène d'avoir une bonne pensée pour feu monsieur Beckett. «Un Beckett prolifique et luxuriant... Absurde? C'est l'idée...»

Sans léviser comme Thérèse d'Avila, Jacynthe de Laval n'en vit pas moins avec un questionnement métaphysique permanent.

La pièce se veut une métaphore de «notre société de consommation», dit le dramaturge, qui a déjà à son actif une série d'œuvres dramatiques: *Syncope*, *Le Facteur réalité* et *La Compagnie des animaux*.

Le personnage de Jacynthe, qui en effet pourrait se reposer sur ses diplômes universitaires et son confort matériel, est en fait «prêt à tout» pour trouver un sens à sa vie, et c'est, de l'avis de Gingras, «ce qui la rend sympathique».

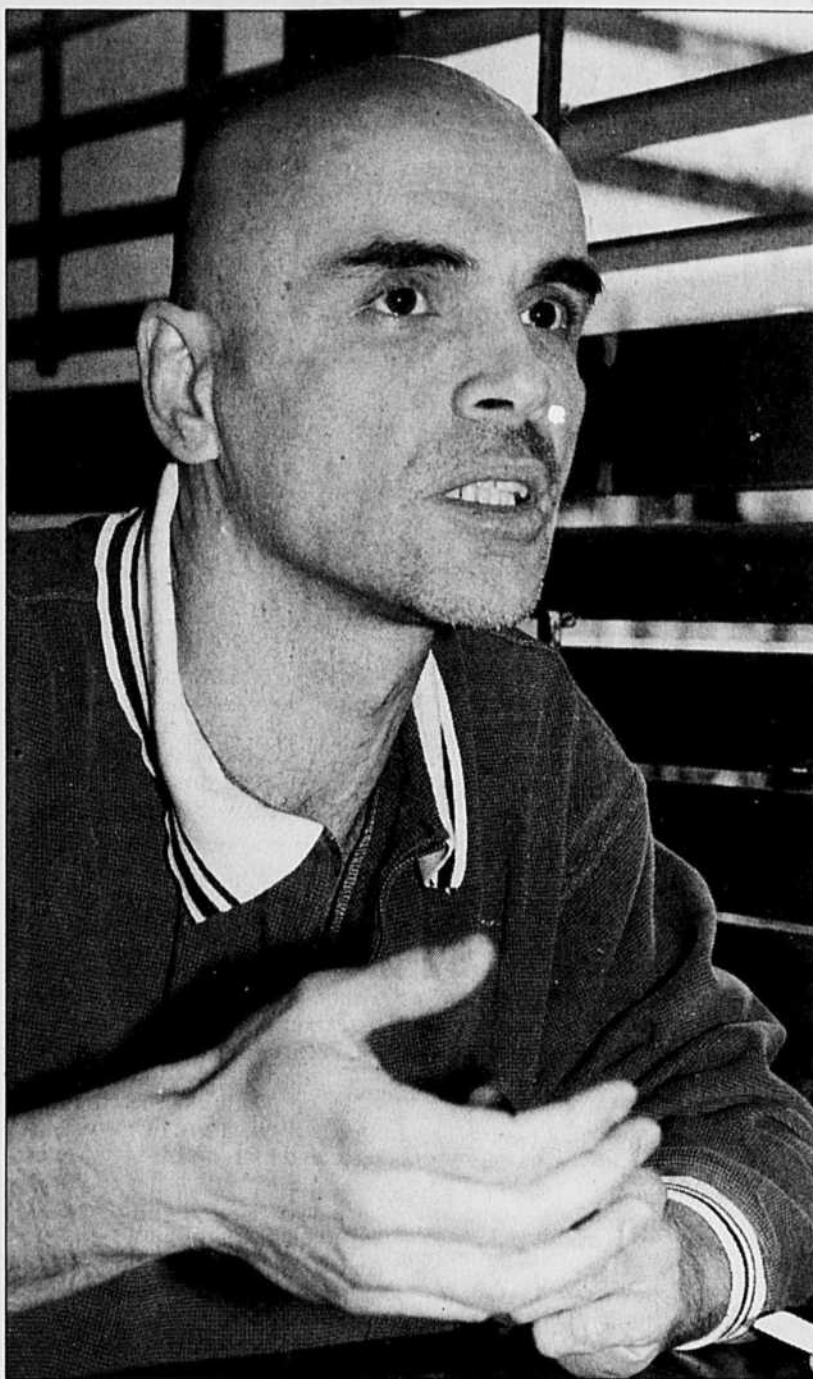
Travailleuse sociale, elle tente en vain d'attirer l'attention sur le cas d'un détenu qui a subi une agression sexuelle dans une prison américaine et qui en a conçu des problèmes d'identité. Mais ce sont en fait les problèmes de Jacynthe, noyée dans la médiocrité de son existence, qui finalement refont surface. Même son action auprès du détenu perd de l'effet, étouffée sous le jargon technique de celle qui en a pris l'initiative. «Tu m'aides pas, tu me cales!» lui lance un Zachary évadé sur lequel elle tente un instant d'attirer l'attention.

«Qui, de nos jours, se soucie des motifs profonds de la travailleuse sociale, ajoute Jacynthe plus loin. Qui sait seulement que nous en avions?» Signe des temps, Jacynthe est aussi préoccupée de l'avenir de l'humanité, de cet univers qu'elle tente assidûment de comprendre en dévorant des livres d'astronomie.

«Qui sait, dans les siècles des siècles, si je ne serai pas la figure humaine de l'apocalypse? Une jolie allégorie pour l'effroyable implosion intergalactique d'un univers dont l'interminable expansion post big-bang aura enfin abouti, dans un renversement de mouvement à faire vomir le néant, au Big Crunch fatal. Qui sait?»

Solitude des êtres

La question est donc lancée. Mais la pièce n'y répond pas. Le tout laisse un goût d'amertume dans la bouche, et l'auteur reconnaît qu'il y a quelque chose de tragique dans sa création, dans ces personnages qui rêvent d'être vus à la télévision mais qui finissent par être seuls avec eux-mêmes. Au fond, «parler à un million de personnes ou parler à personne, c'est la même chose», reconnaît Gingras. C'est le cas de Jacynthe, mais c'est aussi le cas de Jean-Nil, son mari, qui rédige des bulletins météo



René Gingras a puisé l'inspiration de sa pièce dans une conversation avec une travailleuse sociale.

pour la télévision mais qui rêve de devenir lecteur de météo devant la caméra. Or, la météo, dit Gingras, est une absurdité qui nous «fait perdre le sens de nous-mêmes».

Le dramaturge dit avoir puisé l'inspiration de cette pièce dans une conversation tenue à Noël avec une femme de trente ans, travailleuse sociale et elle-même passablement occupée à donner un sens à sa vie. *Jacynthe de Laval* a été écrite après *Thérèse d'Avila* qui, pourtant, n'a pas été retenue en lecture publique. Gingras reconnaît en être un peu déçu. *Jacynthe de Laval* est plus près de la réalité des gens d'ici et de maintenant, et semble répondre au besoin des Québécois de se voir et de se comprendre eux-mêmes. Pourtant, ajoute Gingras, l'Histoire, avec le pouvoir qu'elle confère de se situer dans le temps, peut contribuer à donner un sens à la vie... Du reste, Jacynthe essaiera de s'échapper de la cage où l'enferment, aux yeux des autres, ses origines lavalloises.

«D'ailleurs, sans vouloir vous accabler, je tiens à dire, personnellement, que je trouve le terme même de

Laval galvaudé. Un peu plus, on vous le colle comme une étiquette. Vous êtes de Laval, donc vous êtes... de Laval. Comme si ça disait tout. Dans un quiz, un jour, on m'a présentée comme "Jacynthe de Laval"! Comme on dit Marguerite d'Youville ou Thérèse d'Avila», dit-elle.

A sa mort, seul son nom restera gravé sur une mince plaque de cuivre: «Combien de temps, déjà, cela restera-t-il gravé?»

Par ailleurs, depuis le 15 décembre déjà, la pièce *Noël de force*, d'Eugène Ionesco, traduite par René Gingras, est également mise en scène chez Duçeppe.

Écrite par un Canadien anglais des Prairies, la pièce évoque le «Noël de force» d'une famille dysfonctionnelle. Traduite, la pièce est le fruit d'une collaboration étroite entre Stickland et Gingras, qui ont travaillé dans le cadre d'une résidence de traduction. Gingras y a entre autres découvert l'importance du egg-nog dans la culture anglo-saxonne, ainsi que de quelques autres éléments caractéristiques de nos voisins de l'Ouest.

DANSE

Portrait de la nature humaine

DU PAREIL AU MÊME

Chorégraphe et interprète: Héloïse Rémy; éclairage: Lucie Bazzo; avec la collaboration de Marie-Eva Kéfirova, Stéphane Lemieux, Marie Rosa, Esther Robitaille, Kathie Ward.

MARCHÉ AUX PUCES... NOUS SOMMES USAGÉS ET PAS CHERS

Dona orpheline danse; chorégraphie de Sheila Ribeiro; musique: Mauricio Pereira; éclairage: Lucie Bazzo; interprètes: Chris Kauffman, Louis Pelchat, Maryse Richard, Tara Santini, Sheila Ribeiro. Au Théâtre La Chapelle du 9 au 11 décembre 1999.

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Mise en garde au lecteur: Mis à part le classique *Casse-Noisette* des Grands Ballets canadiens, les fêtes de fin d'année sont synonymes de relâche pour la plupart des troupes de danse actuelle. Ce qui explique mon choix d'un spectacle qui n'est malheureusement plus à l'affiche au moment de la publication de cet article.

C'est avec componction et humilité que je dois avouer mon ignorance totale en matière de danse, qui plus est en ce qui a trait à la danse contemporaine. Et la difficulté que j'éprouve souvent à comprendre les enjeux que sous-tendent ces pratiques. Mais le hasard, mystérieux et insondable comme pas un, a voulu qu'au jeu du «jour des fous» je pige la catégorie «danse». Avais-je commis quelque crime d'une gravité insoupçonnée pour qu'on m'afflige ainsi? Et surtout pour que l'on afflige ces enfants de Pina Bausch et Balanchine d'une aussi piètre chronique, eux qui se saignent aux quatre veines pour danser de toutes leurs tripes...

Enfin, par un beau dimanche en fin d'après-midi, à l'heure où je regardais habituellement le football de la NFL, en pâmoison devant la souplesse d'un Peyton Manning et les petits pas de danse d'un Deion Sanders, j'ai troqué mon téléviseur pour le Théâtre La Chapelle, question de payer de l'encre de ma plume mon appartenance au cercle des collaborateurs du *Devoir*. Sympathique endroit, belle petite salle que ce théâtre dont on annonce malheureusement depuis quelques mois déjà la fermeture éminente. Spectacle intimiste, avec un petit auditoire d'amateurs inconditionnels qui semblaient tous se connaître ou peu s'en faut. Des gradins hauts perchés, on aperçoit, au fond d'une salle noire, des feuilles mortes jonchant ça et là le parquet. *Black out!* On entendrait une mouche voler. Et soudain, quelques bruits sourds et les notes d'une musique soutenue par des sons de la nature: bruissement de feuilles, eau qui coule paisiblement. Puis, sous un éclairage savamment étudié, apparaît une fragile figure

qui convie le spectateur à partager, l'espace d'un moment, quelques bribes de son existence.

En trois tableaux, *Du pareil au même*, de la chorégraphe-danseuse d'origine française Héloïse Rémy, explore diverses facettes de la nature humaine: dimension animale, vie quotidienne et symbolique spirituelle. Trente-huit minutes de complicité et d'interaction avec un public restreint mais d'autant plus réceptif.

Le premier tableau met en scène un petit animal curieux mais craintif, timide même, qui rappelle *L'Enfant sauvage* de François Truffaut. Accroupi, prostré au sol le plus clair du temps, il tente néanmoins d'établir un contact avec ces étranges figures qui le zieutent de haut. Le second tableau, nettement plus humoristique celui-là, évoque le quotidien d'une femme surprise dans son intimité, mais qui demeure en contact avec le public par le truchement de quelques décrochages judicieux.

Finalement, le troisième et dernier tableau se veut plus symbolique, plus spirituel. Rémy avoue s'être inspirée, pour ce segment, de statuettes de fertilité africaines dans le but d'évoquer la femme en tant que symbole matriarcal.

Plus social et plus incisif dans son propos, la chorégraphe-danseuse brésilienne Sheila Ribeiro et la troupe Dona orpheline danse conviaient le spectateur à un étrange marché aux pucés, version moderne mais non moins décadente des antiques marchés aux esclaves romains.

En trois actes (*Princesse*, *Tondo Mondo* et *Haleine*), Ribeiro dénonce la mercantilisation de l'être humain dans une chorégraphie plutôt crue et teintée d'ironie. Sur fond de musique fusion réalisée par Mauricio Pereira, le travail de Ribeiro semble parfois grotesque, voire franchement kitsch et bigarré; il n'en demeure pas moins dérangeant, tant dans sa forme que dans son propos. Petit bémol: on sent que le tout aurait pu être resserré par endroits. Mais il faut dire que, ce soir-là, on a vu une version «non éclatée» (selon les termes de la présentatrice) de la chorégraphie de Dona orpheline danse puisque l'une des interprètes était malade.

Somme toute, deux jeunes chorégraphes de la relève prometteuses que celles-là, et une soirée plutôt réussie pour la néophyte que je suis.



NINA DUBOIS

Dona Orpheline Danse

Un spectacle de grande tenue. Un spectacle magnifique. Un cadeau de cœur.

Solange Lévesque — Le Devoir

Le bijou de notre fin de saison. La joie qu'on ressent est tout à fait authentique. Payez-vous ça.

Valérie Letarte — C'est bien meilleur le matin, CBF

C'est vraiment très très bon comme spectacle.

Pénélope McQuade — Salut Bonjour!, TVA

C'est très réussi!

Carmen Montessuit — Journal de Montréal

La chanson dans sa splendeur théâtrale.

Winston McQuade — Multimédia/Art, CBF

C'est fait avec minutie, avec tendresse, avec émotion! C'est un grand grand coup du Rideau Vert.

Chantal Lamarre — Flash, TQS

...warmly seductive... velvety voices...

Pat Donnelly — the Gazette

N'attendez plus, allez vous faire plaisir au Rideau Vert. La chanson, c'est contagieux.

Claude Deschênes — Montréal Ce Soir, SRC

Rideau sur le 21^e siècle

Miniabonnement
Le Théâtre du Rideau Vert vous donne l'occasion rêvée d'offrir un cadeau de Noël et du nouveau millénaire. Une façon originale de vivre et de franchir le nouveau siècle.

Prix du Mini-abonnement : les mardi, mercredi ou jeudi : 82.95 \$ TTC ou les vendredi, samedi, dimanche : 90.90 \$ TTC.

20 % de réduction sur le prix au guichet!

Avec le temps
Cent ans de chansons

Du 14 décembre 1999 au 22 janvier 2000
L'histoire et les rythmes du XX^e siècle en chansons, avec Louise Forestier, Gabriel Gascon, Lynda Johnson et quatre autres comédiens-chanteurs accompagnés de deux musiciens. Le Théâtre du Rideau Vert vous invite à battre la mesure du siècle qui se termine et de celui qui commence. Un spectacle unique en son genre conçu et mis en scène par Louise Forestier.

LES CHAISES
IONESCO

Du 1er au 26 février 2000
Considéré comme le chef-d'œuvre de Ionesco, *Les Chaises* mis en scène par Paul Buissonneau, interprété par Hélène Loiselle et Gérard Poirier, dévoile l'absurdité de la solitude de deux êtres en les montrant sous le jour de deux marionnettes dérisoires d'avantage écrasées par la puissance des choses et des mots que par celle du destin.

Maître Pantila et son valet Matti
BRECHT

Du 14 mars au 8 avril 2000
Dans cette comédie populaire, c'est le recours à la parabole et la présence au centre de la fable d'un personnage ambigu et divisé qui permettent le double jeu de l'éloignement et du rapprochement. Avec Raymond Bouchard, Patrick Goyette, Claude Prigent, Pierrette Robitaille et Mireille Deyglun pour ne citer que ceux-ci. Mise en scène de Guillermo de Andrea.

N'hésitez plus, abonnez-vous dès maintenant au 514-845-0267, par télécopieur au 514-845-0712 ou par courrier électronique à info@rideauvert.qc.ca

Hydro Québec

théâtre du rideau vert

Supplémentaires 18 et 19 janvier, 20 h

Avec le temps
Cent ans de Chansons

DU 14 DÉCEMBRE 1999 AU 22 JANVIER 2000
Conception et mise en scène : Louise Forestier

Direction musicale et arrangements : Jean-François Groulx. Avec Stéphane Brulotte, Louise Forestier, Kathleen Fortin, Louis Gagné, Gabriel Gascon, Lynda Johnson et Hélène Major.

Assistance à la mise en scène et régie : Manon Bouchard. Musiciens : Jean-François Groulx, Jean-Bertrand Carbou. Concepteurs : Claude Goyette, François Barbeau, Michel Beaulieu et Eddy Freedman.

(514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca - 4664, rue Saint-Denis - Métro Laurier

Service de garderie le samedi et le dimanche en matinée sur réservation seulement

théâtre du rideau vert

UN CADEAU DE FIN DE SIÈCLE!

Wim Wenders, cinéaste du second regard

Du 4 janvier au 10 mars prochain, la Cinémathèque québécoise et l'Institut Goethe présentent une rétrospective des films de l'Allemand Wim Wenders, qui respecte à peu d'écarts près la chronologie de l'œuvre. Tous les films de Wenders n'y sont pas. Mais la trentaine de courts et longs métrages offerts par les deux organismes donnent un excellent aperçu de l'œuvre du cinéaste allemand. C'est l'occasion rêvée de découvrir ou de mieux connaître les réalisations de ce cinéaste important, très allemand, très européen, mais surtout très moderne.

ROBERT CHARTRAND

La «première époque» Wenders, présentée à la Cinémathèque, va des débuts du cinéaste, de 1967 jusqu'en 1980, qui furent un moment charnière dans sa carrière. Comme dans toute rétrospective qui se respecte, on remonte d'abord au tout début de la carrière de Wenders, alors qu'il étudiait à l'école de cinéma de Munich. Il y réalise alors des courts métrages, qu'on peut qualifier de travaux pratiques: *Silver City*, qui montre une rue de Munich vue d'une fenêtre, le matin puis le soir; *Polizei Film*, un reportage-fiction sur les méthodes policières de répression des manifestations de rue, présenté du point de vue des «forces de l'ordre»; plus significatif, peut-être, *Alabama: 2000 Light Years*, qui contient déjà, en 22 minutes, la manière Wenders et certains de ses leitmotivs: une intrigue policière esquissée mais qui ne sera pas développée, une trame musicale rock anglo-américaine — ici, ce sont Bob Dylan, Jimi Hendrix, John Coltrane, les Rolling Stones — qui est bien plus qu'un fond sonore.

Puis, voici le premier long métrage de Wenders, qui fut son travail de finissant, *Summer In The City*, dans lequel, sur des airs de Gene Vincent et des Lovin Spoonful, un ex-détenu erre dans les rues de Munich, puis dans celles de Berlin, où il revoit des amis sans se retrouver parmi eux, avant de s'envoler finalement vers les États-Unis.

Ils seront nombreux, par la suite, ces personnages d'hommes sans qualités — on le sait, les femmes sont secondaires dans les films de Wenders — au passé flou, qui errent dans les villes à la recherche d'un repère, d'un point d'attache à défaut

d'un sens à leur vie. Et il y a l'Amérique, lieu de fascination, ailleurs fantasmagique, moins Eden qu'un ultime point de fuite.

Au milieu des années 70, on s'approche du cœur de l'œuvre de Wenders. Il tourne alors trois films en autant d'années, qu'on a désignés par la suite comme «le triptyque du voyage». D'abord, *Alice dans les villes*, dont l'action se situe des deux côtés de l'Atlantique. Wenders y montre une Amérique désolante — souvenir de son premier séjour —, mais qui permet de redécouvrir une Europe mal aimée.

Faux mouvement, dont le scénario a été fait en collaboration avec l'écrivain-dramaturge Peter Handke, est une adaptation libre du livre de Goethe *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, où apparaît Nastasia Kinski, qui n'a que neuf ans; Wenders, ici, tente de donner à comprendre — et non à expliquer — le phénomène du totalitarisme.

Enfin et surtout, *Au fil du temps*, qui est la fin et le sommet de cette trilogie; dans ce film tourné très librement, à partir d'une simple esquisse de scénario, deux hommes, errants circonstanciels, sont confrontés à eux-mêmes et à une frontière — celle, historique entre toutes, qui sépare les deux Allemagnes.

Remarquable enfin, *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty*, que Wenders a adapté d'un roman de Peter Handke, sans pour autant travailler avec ce dernier. Dans un climat plein de violence sourde, on accompagne — en l'épaulant parfois — un homme qui pourrait être le frère du Merseault de *L'Étranger* de Camus.

Joseph Bloch est un spectateur, voire un voyeur de la vie des gens



SOURCE INSTITUT GOETHE

Une scène du film *Les Ailes du désir*, de Wim Wenders.

qui, contrairement à lui, sont bien situés: ils ont un métier, un domicile, des opinions. A la toute fin, Bloch s'ouvre enfin à un inconnu qui ne s'en doute pas: le gardien de but est celui qu'on ne regarde que lorsque le ballon est dirigé vers lui, il n'est apparemment qu'un élément du décor, un joueur le plus souvent passif mais, en fait, pour qui sait regarder et comprendre, le pôle du jeu, c'est lui...

La Cinémathèque offre également *L'Ami américain*, tourné en 1977, adapté librement d'un roman de Patricia Highsmith; je ne saurais dire, ne l'ayant pas vu, s'il s'agit d'un bon film; il eut en tout cas un succès de public qui a permis à Wenders de travailler plus à son aise par la suite.

Wenders seconde manière

La douzaine de films de la deuxième époque, présentée à l'Institut Goethe à partir du 13 janvier, démarre avec un film majeur, *L'État des choses*, tourné en 1982. Inspiré d'un roman de Raul Ruiz, il tient à la fois du huis clos et du road movie. Et il marque un tournant dans l'œuvre de Wenders: c'est un pied de nez à Hollywood et son dernier véritable film-sur-un-film, encore qu'il se permettra par la suite d'autres allusions au cinéma.

Ce film où on retrouve la musique angoissante, très riche d'atmosphère, de son fidèle complice Jürgen Knieper fut une bouffée d'air frais pour Wenders, qui se débattait depuis quatre ans avec le tournage de *Hammet*, marqué par des tracasseries de toutes sortes, alors que Wenders eut maille à partir avec Francis Ford Coppola. Ce film, qui ne figure pas dans la rétrospective, était une commande — dans tous les sens du terme — des patrons des grands studios d'Hollywood qui voulaient une réalisation à saveur européenne: François Truffaut, qui avait d'abord été pressenti, s'était, lui, prudemment désisté...

Glissons sur *Paris, Texas*, un de ses films les plus connus et qui eut un immense succès, où Wenders règle ses comptes — temporaires — avec l'Amérique et où il s'abstient de références cinématographiques explicites. La musique, ici, est de Ry Cooder, ce guitariste avec qui il tournera par la suite *Buena Vista Social Club*, superbe documentaire-hommage à des musiciens cubains qui ne font pas partie de la rétrospective — ce qui n'est pas plus mal puisqu'on peut en trouver des copies partout.

Autre incontournable, et presque aussi célèbre que le précédent: *Les Ailes du désir*, sur la ville de Berlin vue et parcourue par des anges, regardeurs et témoins plus que messagers. Un film très allemand et tout à la fois universel.

Éclectisme

Wenders, tout au long de sa carrière, a également tourné un bon nombre de films de type. La rétrospective Cinémathèque-Institut Goethe nous en offre quelques-uns, qui donnent une bonne idée de la diversité des préoccupations de Wim Wenders. Signalons notamment *Room 666*, qui n'a rien de satanique

en dépit de son titre. Dans ce court métrage gentiment diabolique, Wenders, pendant le Festival de Cannes de 1982, a installé une caméra dans une chambre d'hôtel et demandé à une dizaine de cinéastes de donner leur avis sur l'avenir du cinéma. Tout près d'eux — c'est un piège —, un poste de télé diffuse des émissions diverses, qui ne peuvent que distraire les cinéastes et les spectateurs.

En vingt minutes à peine, nous avons un aperçu saisissant des personnalités de quelques grands du septième art, et de certaines de leurs préoccupations: Jean-Luc Godard y apparaît lucide et brillant; Fassbinder, un peu rétif; Herzog, poseur; Antonioni, élégant et sincère; Steven Spielberg, lui, ne parle que d'argent; et Wenders lui-même se dérobe, mais pour laisser la parole — enregistrée sur un magnétophone — à un cinéaste turc qui vit dans la clandestinité...

De la première époque, on pourra voir ou revoir *Nick's Movie*, très émouvant, où on accompagne le cinéaste américain Nicolas Ray, atteint d'un cancer incurable, dans les derniers mois de sa vie. On assiste là à un échange troublant entre deux cinéastes de générations et de cultures différentes.

Enfin, signalons les films plus récents de Wenders, qui ont été plutôt mal reçus. *Jusqu'à la fin du monde* se veut une réflexion, peut-être trop cérébrale, sur l'usage que nous ferons dans un avenir proche du regard et de l'image, alors que dans *La Fin de la violence* — retour du refoulé? —, Wenders revient à son obsession hollywoodienne. Wenders serait-il mûr pour une troisième époque?

Quoi qu'il en soit, cette rétrospective, complète sans être exhaustive,

présente le parcours d'un cinéaste majeur. Wenders, dont l'œuvre est presque indissociable de celle de Peter Handke, son compagnon et ami, est un regardeur qui pense, dont la caméra ne montre pas toujours l'essentiel, laissant soupçonner que, dans l'accessoire ou le banal, il y a aussi une vérité, un sens qu'on néglige à tort. Son œuvre, dans ses meilleures manifestations, est stimulante comme une énigme qu'on nous invite à déchiffrer. Moins provocatrice que celle de son compatriote Fassbinder, moins onirique ou moins envoutante que celle de Herzog, elle suggère plus qu'elle n'impose, elle interroge plus qu'elle n'interpelle, elle montre plus qu'elle ne dévoile, elle invite au lieu de convoquer. Wenders serait un peu Sphinx et un peu Socrate: où en sommes-nous? demande-t-il. Où allons-nous? Y a-t-il un lieu de repos, une halte dans notre course effrénée?

Sur le plan pratique

Même si la programmation de l'Institut Goethe débute alors que celle de la Cinémathèque n'est pas terminée, on s'est assuré qu'aucune des séances de projection n'ait lieu le même jour, si bien que ceux qui le désirent pourront voir tous les films présentés par les deux organismes.

Si on ne devait aller voir que quelques-uns des films de la rétrospective, je suggérerais, parmi les moins connus, *Au fil du temps*, présenté le 8 janvier, et *Nick's Movie*, le lendemain, pour la première époque; puis, pour la deuxième, *L'État des choses*, le 13. Ou mieux, le 14 janvier, alors qu'on le présente avec *Room 666*. Bon cinéma!

rchartrand@videotron.ca



SOURCE CINÉMATHEQUE

L'Ami américain, tourné en 1977, est adapté librement d'un roman de Patricia Highsmith.

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

ANTARKTIKOS

UNE PIÈCE DE DAVID YOUNG

TRADUCTION: ANDRÉ RICARD

MISE EN SCÈNE: MICHEL MONTY

AVEC:

RÉAL BOSSÉ

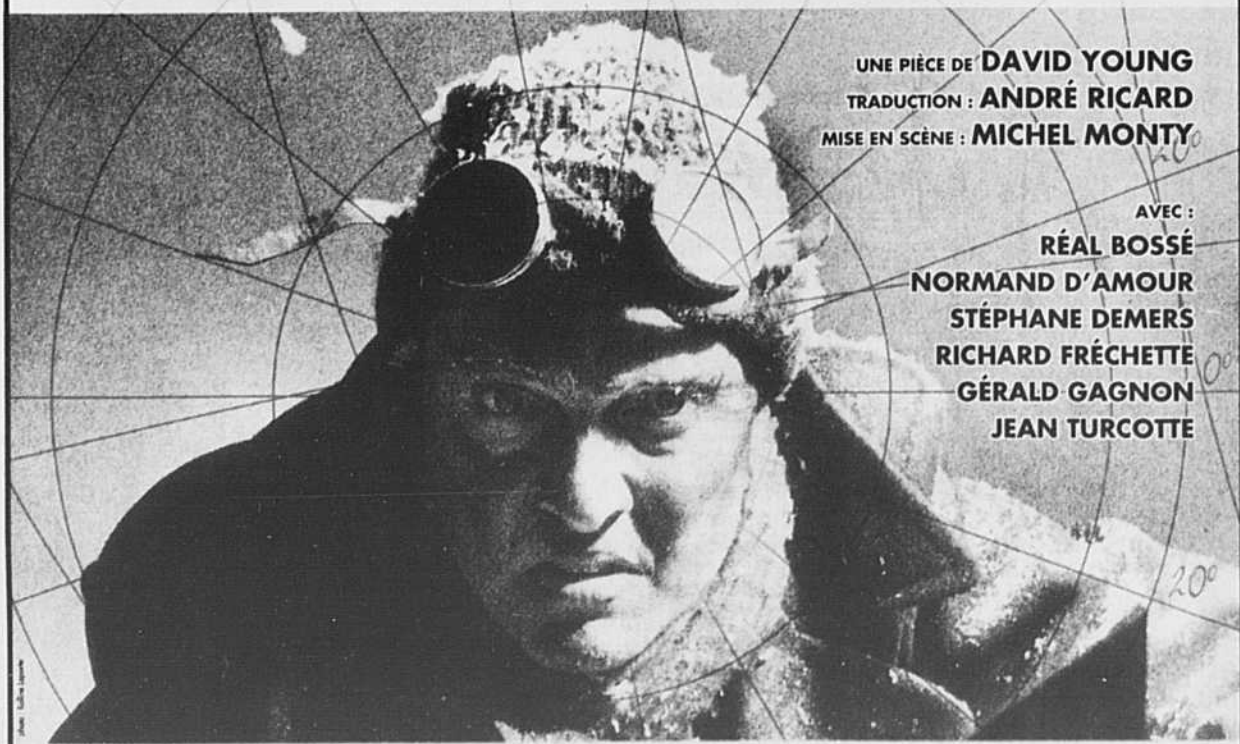
NORMAND D'AMOUR

STÉPHANE DEMERS

RICHARD FRÉCHETTE

GÉRALD GAGNON

JEAN TURCOTTE



ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: JOSÉE KLEINBAUM CONCEPTEURS: MARTIN LABRECQUE PIERRE LAFONTAINE OLIVIER LANDREVILLE JEAN-FRANÇOIS PEDNÉ PATRICIA RUEL MARC SÉNÉCAL

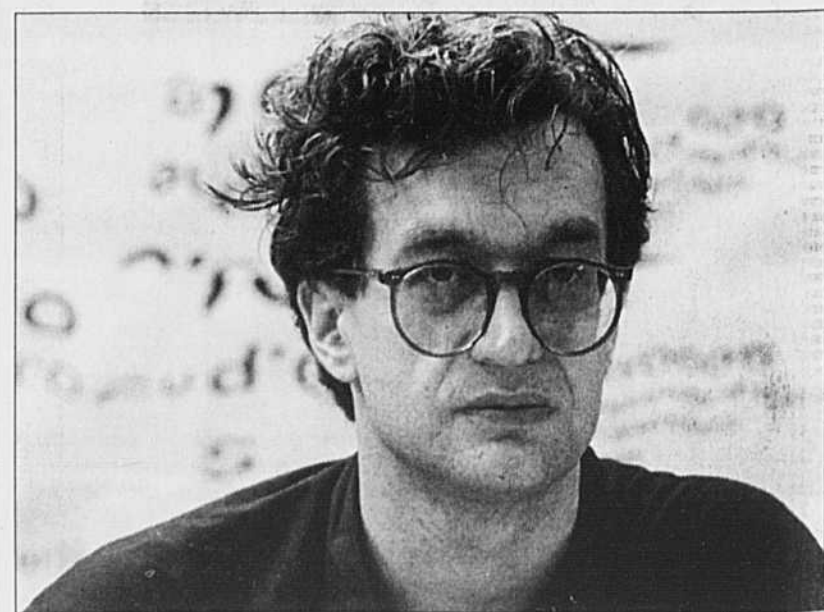
En collaboration avec

11 JANVIER AU 12 FÉVRIER 2000

LES ARTS
du Maurier

4559, Papineau (Coin Mont-Royal)
RÉSERVATIONS: (514) 523-2246

LA LICORNE



SOURCE CINÉMATHEQUE

Le cinéaste Wim Wenders

La Compagnie de théâtre Pol Pelletier

recherche huit actrices pour la formation
d'une troupe permanente pluriethnique

MISE EN CANDIDATURE

Envoi d'une lettre d'intérêt et
d'un curriculum vitae, par la poste, à:
La Compagnie de théâtre Pol Pelletier
Troupe permanente
791, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2J 1W8

Si d'autres renseignements étaient nécessaires, téléphoner au (514) 525-2635.

* Pol Pelletier a inventé ce nouveau mot afin qu'il comprenne à la fois le féminin et le masculin: elle est une actrice, il est un acteur.

LES ARTS

CINÉMA

La nature du kitsch

FANTASIA 2000

Réalisation: Studios Walt Disney; producteur exécutif: Roy Edward Disney; producteur: Don Ernst; directeur de l'animation: Hendel Butty; musique: Orchestre symphonique de Chicago, sous la direction de James Levine, États-Unis, 2000 (première version: 1940), 75 minutes. Cinéma Imax.

LOUIS HAMELIN

Autant le dire, j'ai jamais été trop «Walt Disney». La plus célèbre viande surgelée du millénaire a inventé un genre en soi: le kitsch de la Nature. Le mot kitsch, ici, se veut à peine péjoratif. Il porte le sens que lui donnait Kundera dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*: un refus de la laideur, un art de la négation. Pas de merde. Pas de morts. Etc. Pas de sexe non plus, évidemment, sauf sous la forme de ces symboles énormes et primaires empruntés à la perverse innocence des contes de fées (tel ce passage de *Fantasia 2000* dans lequel un cerf à l'immense panache, véritable icône de virilité archaïque, se prend d'«amitié» pour une nymphe des bois...).

Bref, ce n'est pas tant du rêve que les studios Disney fabriquent depuis une soixantaine d'années que la poursuite d'une chimère, le renouvellement d'une «fantaisie» qui repose à la base de toute l'entreprise et lui sert de paradoxe fondateur: l'idée d'une nature artificielle. Avec Disney, la cocasserie pure des rêves d'enfants allait enfin marcher au pas du capitalisme.

La première version de *Fantasia*

date de 1940. Innovations techniques et virtuosité s'y conjuguèrent pour donner ce qui est aujourd'hui considéré comme un des grands classiques du genre. Walt Disney, qui en supervisa lui-même la production, l'envisageait comme un «programme de répertoire» où chaque sketch animé est conçu en fonction de la pièce musicale qu'il accompagne, et il prévoyait d'en livrer une nouvelle version chaque année. Une sorte de film-concert, donc, un gigantesque *work in progress*, évoluant en étroite symbiose avec la technologie.

Si ce pari n'a pas été tenu, *Fantasia 2000* arrive à temps, en revanche, pour saluer l'avènement du nouveau millénaire, avec son imagerie entièrement revampée, qui marie à merveille (c'est le mot) les images de synthèse et le mouvement en trois dimensions créées par ordinateur à ce qui reste de la vision d'origine, transmise à l'archaïque main toujours présente, semble-t-il (car j'apprends, quasiment avec stupeur, qu'il y a encore des coups de crayon qui se donnent dans la conception d'un dessin animé!).

Le résultat, présenté sur écran Imax, est, disons-le, aussi éblouissant que vertigineux, d'une efficacité dont l'apparente perfection pourrait presque finir par déranger, si on ne se laissait pas très rapidement avaler par le rythme, la musique, les clins d'œil, le réalisme saisissant de ces baleines qui nous entraînent de la mer de glace au cosmos des supernovas et la résurgence annoncée de ces vieux héros de nos plus puerils fantasmes, Mickey, Donald.

Me voilà confortablement enfoncé dans mon siège, en route pour une grande aventure cosmique et comique,

ce ballet de la vue et de l'ouïe, étourdissant. Il y a, impossible de le réfuter, une magie Disney qui parvient à conserver son innocence sous l'avalanche des mégadollars (salut, oncle Picsou!).

Quand l'orchestre s'amuse

La musique. Beethoven (incontournable *Cinquième*, au début, pour bien capter l'attention et river tout le monde à son siège), Shostakovich, Respighi, Saint-Saëns, Elgar, Gershwin, Stravinski. Le tout dirigé par la baguette de James Levine, à la tête de l'Orchestre symphonique de Chicago. On voit les musiciens fourbir leurs instruments entre les pièces: atmosphère à la fois solennelle et décontractée. Ils sont là pour s'amuser, eux aussi. Parmi les personnalités cinématographiques invitées à présenter les différentes pièces, notons la présence de Steve Martin et de Bette Midler, copains-copains avec Mickey.

La Nature. Son sort ultime est aussi le nôtre. Elle fournit au film son thème privilégié. Ce bal des baleines, tout d'abord, qui allie à la précision biologique une dimension métaphorique digne de *Star Trek*. Plus loin, une forêt dévastée renaît sous l'impulsion d'une nymphe alliée à un grand cerf (*what a buck!*) et à *L'Oiseau de feu* de Stravinski. Et, pour la fin, en guise de grandiose message d'espoir, l'Arche de Noé qui se dresse et danse dans la tourmente, avec, ajout apocryphe au texte sacré, Donald le canard embauché comme assistant par le bien connu patriarche biblique.

A propos de message, faut-il voir, dans la restauration du classique *Apprenti-sorcier* récupéré de la version



DISNEY ENTERPRISES, INC.

Rhapsody in Blue, une scène tirée de Fantasia 2000

de 1940, avec la souris la plus célèbre de l'univers dans le rôle-titre, une sorte d'avertissement lancé à l'humanité à l'aube de ces temps nouveaux? Finalement par manipuler le futur humain transgénique aussi efficacement que tous ces petits dessins animés passés au grand tourneur d'une Genèse électronique? Il sera plus sage, je crois, de se contenter d'y chercher un divertissement d'enfer, né d'une impeccable intention d'orchestrer les moyens dont dispose la pensée pour échapper au réel.

Et de trouver, donc, exemplaire le magnifique *Rhapsody in Blue*, sa succession d'images débridées et folles, ses personnages devenus attachants à peine esquissés, dont l'existence factice et jazzée pulse au rythme de la grande ville américaine et de la culture qu'elle a enfantée pour continuer de m'arracher, une semaine après, des éclats de rire dénués de honte. Le

kitsch, en jouant sur les émotions, nous prend parfois par surprise. Quand ça arrive, on se laisse déborder, empli d'une secrète reconnaissance. La tête condamnée pendant que le cœur jubile.

En sortant du Paramount, j'ai eu une pensée pour les parents, pour les enfants. Une voix en moi criait: «Emmenez-les! Courez! Enfants, parents!» Cette voix, était-ce celle de mon enfant in-

terieur? Je n'ai pris aucune chance et lui ai demandé poliment de se taire. Mais il y avait cette larme, déjà presque sèche au coin de mon œil. Vous savez, c'est quand Donald retrouve sa... Ouais. Une larme... Un scandale. Moi, l'anti-disneyen vindicatif et endurci. J'étais un peu découragé. Du rire? Une larme?... Merde. Je crains de m'être laissé avoir.



DISNEY ENTERPRISES

La danse de Donald et Daisy Duck sur la musique de Pomp and Circumstance d'Elgar

Il se cache souvent un roman
derrière un film...

LA LIGNE VERTE

Le roman de Stephen King



14.50\$



Le livre de poche qui se lit partout

Flammarion

Près de
1 million
de spectateurs
après seulement 2
semaines en France!

SABINE EMMANUELLE CHARLOTTE
AZÉMA BÉART GAINSBORG

«À METTRE À
VOTRE AGENDA DE LA
PROCHAÎNE QUINZAINE!»
—Normand Provencher, LE SOLEIL

«★★★★★
Un brillant réchauffe-cœur...
une savoureuse comédie
du temps des fêtes!»
—Paul-Henri Goulet, LE JOURNAL DE MONTRÉAL



A L'AFFICHE!
CINÉPLEX ODEON COMPLEX DES JARDINS LAVAL (Carrefour)

NEW-YORK/LOS ANGELES/BOSTON
PRIX DE LA CRITIQUE
GRAND PRIX EUROPÉEN
MEILLEUR FILM / ACTRICE / RÉALISATEUR
NOMINATION PRIX GOLDEN GLOBE
POUR LE MEILLEUR FILM ÉTRANGER

«Un film maniant la couleur
et l'humour... laisse le
spectateur ravi, ému et apaisé.»
—Odile Tremblay, LE DEVOIR



2 NOMINATIONS AUX GOLDEN GLOBES

«UN DES MEILLEURS FILMS DE LA DÉCENNIE!»

—Sara Edwards, NBC-TV

«Une histoire d'amour héroïque et spectaculaire, et des comédiens
qui donnent une interprétation touchante et remarquable.»
—Bill Zuckler, NBC-TV

«Somptueux, colossal et tout à fait captivant.
Un classique instantané.»
—Rex Reed, THE NEW YORK OBSERVER

«Stupéfiant et profondément émouvant. Un spectacle grandiose.
Jodie Foster est formidable.»
—Joanna Langfield, THE MOVIE MINUTE

«Chow Yun-Fat est
un souverain absolu,
pour notre époque
post-féministe.»
—Richard Schickel, TIME MAGAZINE

JODIE FOSTER

CHOW YUN-FAT

ANNA ET LE ROI

FOX 2000 PICTURES PRÉSENTE UNE PRODUCTION DE LAWRENCE BENDER LE FILM D'ANDY TENNANT JODIE FOSTER CHOW YUN-FAT ANNA ET LE ROI BAU LING GEORGE FENTON
CAST: JON JASHNI G. MAC BROWN ROGER BONDELLI ACE LUCIANA ARRIGHI CALER DESCHANEL AG TERENCE CHANG LAWRENCE BENDER ED ELBERT
MUSIQUE: ANNA LEONOWENS COSTUME DESIGNER: STEVE MEERSON ET PETER KRIKES RÉALISATEUR: ANDY TENNANT

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place) ✓	VERSION FRANÇAISE LANGELIER 6 ✓	MEGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16 ✓	MEGA-PLEX* GUZZO TASCHEREAU 18 ✓
CINÉPLEX ODEON LONGUEUIL (Place) ✓	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour) ✓	CINÉMA ST-EUSTACHE ✓	CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO ✓	CINÉPLEX ODEON CHATEAUGUAY ENCORE ✓
CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION ✓	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON ✓	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8 ✓	LES CINÉMAS GUZZO STE-THÉRESE 8 ✓
CAPITOL ST-JEAN ✓	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ✓	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME ✓	
CINÉPLEX ODEON FAUBOURG ✓	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ✓	MEGA-PLEX* GUZZO SPHERETECH 14 ✓	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place) ✓	FAMOUS PLAYERS COLISEE KIRKLAND ✓
CINÉPLEX ODEON POINTE-CLAIRE ✓	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerie) ✓	CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mail) ✓	BROSSARD ✓	
LAISSEZ-PASSER REFUSÉS	CINÉMA ST-EUSTACHE ✓	CINÉMA PINE STE-ADELE ✓		✓ SON DIGITAL

LES ARTS

CINÉMA

Quelques salles de répertoire à Québec

GISÈLE DESROCHES

Le cinéma? Oui, bon, j'adore, mais dans mon bled perdu, à part le ciné-club une fois par mois dans la «grande» ville voisine (encore chanceux!) et les grands titres à l'américaine des salles commerciales des environs, il faut chercher. Alors, réflexe de provinciaux, nous allons à Québec. Au Clap, bien sûr. Béné soit Le Clap, ce cinéma hors norme qui présente des films d'art et d'essai, du cinéma dit d'auteur, européen, asiatique ou québécois, parfois américain. Une solution de remplacement à la grosse machine américaine. Une fenêtre qui laisse entrer l'air frais d'ailleurs. C'est là que j'ai vu pour la première fois *L'Odeur de la papaye verte*, *Shandurai* et, plus récemment, le très beau *Tout sur ma mère*; là que j'ai revu *Pelle le conquérant*, quelques films de Wim Wenders, *Adieu ma concubine*, etc.

On y projette maintenant peu ou pas de cinéma dit de répertoire ou de reprises, ce marché ayant été à peu près écrasé par la vidéo et par la télé. La clientèle du Clap vient d'ailleurs loin que du Saguenay-Lac-Saint-Jean, de Québec, bien sûr, et de ses

SOURCE TÉLÉ QUÉBEC
Adieu ma concubine, de C. Kaige.

banlieues, mais de Sainte-Foy surtout, où est située la grande pyramide du Chemin Sainte-Foy dans laquelle se sont installées les deux premières salles en 1985. Il a fallu procéder à une excavation. On a rajouté une autre salle en 1990, ainsi qu'une

MALOFILM DISTRIBUTION
L'Odeur de la papaye verte, un film de Tran Anh Hung.

quatrième en janvier 1999, ce qui a immédiatement fait grimper la fréquentation de 25 %. Les 40 000 étudiants des environs (le cégep de Sainte-Foy et l'Université Laval sont à proximité) fournissent une bonne part de la clientèle. Mais ce sont surtout les 15 000 abonnés, des mordus, des fidèles, qui fréquentent Le Clap, qui paient leur carte d'abonnement cinquante dollars pour voir dix films par année. On peut bien sûr payer sa place à prix fort, mais certains conditionnels achètent jusqu'à dix cartes par année! La carte est d'autant plus intéressante qu'elle permet d'obtenir des remises chez plusieurs commerçants de la ville.

Résister au courant américain? Avec ses 400 000 entrées par année, Le Clap fait de meilleures recettes que certains cinémas des environs comptant dix salles! Le secret? D'après Michel Aubé, p.-d.g. de l'entreprise qui a débuté sous le nom de La Boîte à films, à Limoilou, vers 1983, c'est la relation de confiance établie avec les distributeurs.

Il est tout de même parfois difficile d'emporter le morceau lorsque les mégachaines de cinéma convoitent un film tel que *La vie est belle* de Ro-

ARCHIVES LE DEVOIR
Tout sur ma mère de Pedro Almodóvar.SOURCE MIRAMAX FILMS
Une scène de *La vie est belle*, de Roberto Benigni.

berto Benigni. Le Clap ne peut offrir d'une même traite des contrats simultanés à Vancouver, Toronto ou Calgary. On négocie ferme. On cherche l'exclusivité. On mise sur l'échelle humaine, sur la passion avec laquelle sont choisis les films. «Il y a un intérêt du public pour les boutiques spécialisées, de nos jours», affirme Michel Aubé. Si j'achète du poisson au Club Price, je ne suis pas sûr de mon coup. Je préfère aller chez le poissonnier.»

De l'écran à l'écrivain

On mise aussi sur le magazine *Le Clap*, qui donne non seulement les horaires, mais aussi la description de chaque film. La publication, financée en grande partie par les revenus de publicité, est tirée à 100 000 exemplaires — pour la seule ville de Québec, c'est énorme — et diffusée gratuitement à partir de 350 lieux de dépôt. Ce succès repose sur une caractéristique particulière de la clientèle, qui aime choisir ses films. Les périodes des Fêtes et des vacances d'été, qui amènent un afflux de consommateurs vers les grandes salles commerciales, constituent des passages délicats pour Le Clap. Les étudiants désertent les campus, les gens de Sainte-Foy sont en vacances, les gens du Saguenay les reçoivent peut-être... Bref, les salles du Clap sont désertées.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle les associés se permettent de rêver au centre-ville comme lieu possible pour ouvrir une prochaine salle. Montréal fut mise à l'essai en 1992. On a tenu deux ans à l'ancien Elysée, rue Milton, avant de devoir s'incliner devant les ambitions du complexe Ex-Centris.

Leur principal concurrent? Il y a bien quelques autres choix, d'autres initiatives, des petites salles marginales et courageuses qui programment des documents rares ou des reprises. La salle Multi de Méduse (co-opérative de producteurs et de diffuseurs artistiques, culturels et communautaires), rue Saint-Vallier, et le Musée de la civilisation mettent au programme, par l'entremise de l'organisme Antitube (créé pour élargir l'accès à la culture cinématographique et vidéographique), des documents, des festivals tels que Vues d'Afrique ou Les Rendez-vous du cinéma québécois, des rétrospectives, des événements artistiques.

Il y a aussi le Musée du Québec où l'on projette chaque mercredi Les Classiques de la Cinéma québécoise; la salle Joseph-Lavergne (Institut canadien de Québec), où avait lieu l'hiver dernier l'événement Silence on jase; Les Nouveautés de l'ONF... et quelques autres. Mais ces salles ne sont pas véritablement des concurrents pour Le Clap, qui doit se battre sans subvention et comme un grand dans l'arène de la libre concurrence et de la rentabilité. Elles agissent plutôt comme des compléments essentiels par lesquels le monde, l'art et la culture d'ailleurs parviennent jusqu'à nous. Du moins quelques-unes de leurs réalisations.

MUSIQUE POP

Du transgénisme musical!

MIDNITE VULTURES

Beck Hasen
Geffen Records, 1999
www.beck.com

ANTOÏNE ROBITAILLE

Beck Hasen, c'est le king du syncrétisme des musiques pop actuelles. Pas une de ses pièces qui ne fasse appel à un attirail parfois déconcertant de «citations» mélangées, superposées, distorsionnées, comme pour brouiller les pistes de leur origine. Comme si, en même temps, ce fou mixant ne pouvait écrire aujourd'hui sans se référer à tout moment aux musiques pop qui l'ont précédé. Rock, punk, rap, disco, funk, hip hop, folk, country, etc.: tous les sons des dernières décennies sont toujours les bienvenus chez ce Californien de 29 ans.

Midnite Vultures ne fait pas exception à la règle et est peut-être un des mieux réussis dans le genre. En tout cas, parmi ses albums que je connais, c'est celui qui contient le plus grand nombre de tubes. Plus en tout cas que son fameux *Odelay*, le dernier que j'ai acheté, qui sombrait souvent dans une distorsion facile et lourde, gâchant ainsi, à mon avis, de bonnes pièces.

Pour revenir au syncrétisme, *Sexx Laws*, qui ouvre *Midnite Vultures*, est lancé par une allée de cuivres radieux et naïfs, style *sixties*, pour se clore sur une guitare country mâtinée d'un banjo typiquement yankee, le tout servi dans une sauce de distorsions électronique-ironique.

Oui, vous avez bien lu «ironique». Les sons anciens, chez Beck, sont toujours assez fidèles aux sons «originaux». Mais comme pour prendre ses distances par rapport aux citations sonores ou les rendre contemporaines, Beck sait quand jeter dans tout cela, en guise de glu, un peu de gravy dissonante contemporaine; et même des sons très actuels, voire quotidiens: allez écouter la perceuse robotisée dans *Get Real Paid*.

En fait, chez Beck, la musique mute constamment. *Mutations*: ainsi s'intitulaient d'ailleurs son dernier album. Oui, voilà ce que Beck fait à l'ère des groupes-clones qui peuplent les bars: des OGM musicaux! Il y a du transgénisme chez cet artiste. Par exemple, dans *Broken Train*, une flûte du type «ne me quitte pas» se collette avec une guitare qui «rebondit» dans le style Steve Wonder (*Superstitions*). L'excellente pièce *Milk And Honey* débute comme une musique «rock triomphale» à la Boston et dégénère bien vite en véritables bruits de machine à boules. Dans *Debra* et *Peaches Cream*, Beck prend une voix haut perchée qui rappelle les Bee Gees mais qui est servie à la mode Prince. *Peaches Cream* s'écoute comme du progressif mais se termine sur des discrets (?) orgues d'église.

Synthèse de la musique

À l'époque de la manipulation généralisée par le numérique, Beck est devant l'histoire de la musique comme les infographistes devant celle des images: il peut tout copier, tout coller. Ainsi, il reproduit des atmosphères, il les synthétise, il les juxtapose pour faire émerger ce qu'elles ont de différent. On entend, ici et là, du grincement de vinyle. Là une bouteille qui casse. Ici des sirènes qui imitent des distorsions de guitare

et des guitares qui imitent des sirènes. Dans *Milk And Honey*, il y a des voix synthétisées à la Styx (*Mr. Roboto*), des emportements techno funk à la Men without Hats.

Dans *Nicotine And Gravy*, ce sont les sons d'un piano-bar typique des années 70 qui se mêlent à ceux de notre ère silicone. Ainsi, je mettrais ma main au feu que Beck cherche à ridiculiser la légèreté disco. Et quand on se fait prendre à éprouver du plaisir à goûter les éléments disco, véritables plaisirs électro-guimauves futiles et passagers, nous tombons dans une sorte de piège de Beck. Ce que nous fredonnons, dans une allégresse propre à «last night the DJ saved my life», est plutôt grave: «I don't want to die tonight.» Voilà qui rappelle la dérision acide (très gen-x) d'un Jean Leloup. Ou même celle qu'on trouve dans un film comme *Beauté américaine*! Il faut entendre les chœurs style *Hey Jude* dans *Nicotine and Gravy*, enterrés dans un déluge de distorsions.

Je ne sais pas si c'est la prospérité commune à cette fin de siècle et aux années 70, mais Beck puise ici comme jamais dans les sons des *seventies*. Alors que le canevas de *Odelay* était davantage les années 60 (souvenez-vous du clip de *New Religion*, qui donnait à fond dans la symbolique et les résonances psychédéliques), ici le disco est, en filigrane, presque partout, même si les rythmiques gogo affluent encore à l'occasion.

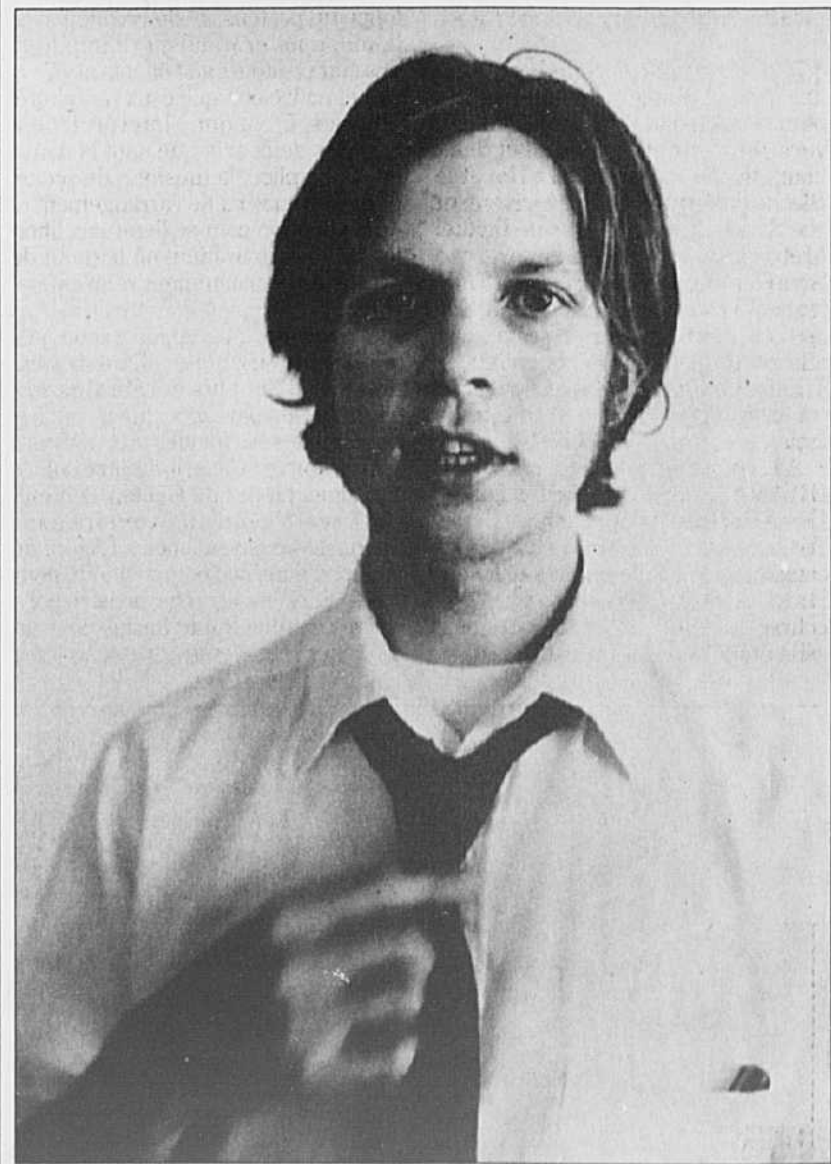
Un son vaut mille mots

Si l'ironie exsude de ses assemblages sonores, c'est aussi l'ironie et la dérision qui semblent l'emporter dans les paroles de Beck. Cependant, leur importance apparaît secondaire. Et il n'y a habituellement rien à comprendre. La forme, d'ailleurs, parle ici trop fort et Beck se contente souvent de répéter qu'il va devenir fou: «I think we're going crazy» (*Nicotine And Gravy*). On trouve toutefois quelques phrases étranges et bidonnantes. Dans *Broken Train*, Beck écrit qu'il est bien content d'avoir «fait nettoyer [son] habit avant que l'émeute n'éclate». Il indique ses préférences dans *Get Real Paid*: «We like the girls with the cellophane chests.»

Épuisement

Magistral Beck. Je me demande pourtant, parfois, si le mélange tous azimuts peut vraiment faire office d'innovation. Innovation au sens artistique du terme, c'est-à-dire qui s'impose à tous les autres artistes de la même discipline. Autrement dit, est-ce qu'on devient un inventeur génial simplement parce qu'on mélange toujours plus d'éléments sonores anciens et nouveaux? En cuisine, trop d'éléments disparates tue le goût et le plaisir. Daniel Pinard l'a proclamé après bien d'autres. Et en architecture, n'a-t-on pas déjà dit que la débâche de «rappels de styles», à la fin du XIX^e siècle, était un signe incontestable «d'épuisement esthétique»? Que cela annonçait les innovations qui rompraient alors radicalement avec l'ancien, qu'on nommerait justement «art nouveau». Autrement dit, Beck serait-il au rock ce que l'Opéra Garnier, à Paris, est à l'architecture? Un syncrétisme débridé, parfois «lourd», annonçant un nouveau début?

Mais j'interprète trop, je le sais. C'est ma pente. Allez, je retourne aux essais. Et vous, courez écouter ce mutant de Beck.

Beck puise comme jamais dans les sons des *seventies*.

Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 2000

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal **Le Devoir** est le 24 mars 2000.
- La remise des prix aura lieu en mai 2000.

À gagner:

- 1^{er} prix:** Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2^e prix:** Une bourse d'études de 2 000\$
- 3^e prix:** Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au **Devoir** et à la revue **Forces**, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU DEVOIR



1-800-267-0947

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À QUÉBEC

Société d'édition

FORCES

DM DIFFUSION MULTIMÉDIA

ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Faire tomber les frontières

HERVÉ GUAY

ANGEL OF LIGHT

Einojuhani Rautavaara: Symphonie n° 7, «Angel of Light»; Dances With Winds, op. 69; Cantus arcticus, op. 61. Lahti Symphony Orchestra. Dir.: Osmo Vänskä. Durée: 74 minutes 49. BIS-CD-1038.



BACH - ARIAS

Compilation d'airs de Jean-Sébastien Bach. Magdalena Kozena, mezzo-soprano; Musica Florea. Dir.: Marek Stryncl. Durée: 54 minutes 28. ARCHIV 457 367-2

Changer du Bach n'est pas donné à tout le monde, c'est connu. Mais il en est à qui ce répertoire sied mieux qu'à d'autres. Et il est agréable de découvrir une jeune chanteuse qui puisse y faire valoir une voix et un tempérament qui s'y prêtent bien, et ce, même si la cantatrice tchèque Magdalena Kozena est toute jeune encore puisqu'elle est née à Brno en 1973.

Etoile montante de la musique tchèque, Kozena s'est déjà fait remarquer en concert et en récital de même qu'à l'opéra, où elle a chanté à Vienne dans la troupe du Volksoper. Les interprétations présentées ici ont été enregistrées au cours de l'été 1996. Ces airs de cantates et de passions de Bach, elle les avait auparavant donnés, lors d'un festival morave, accompagnée par l'ensemble Musica Florea. Comme bien des formations du genre, ces musiciens jouent sur des instruments anciens.

Ce n'est du reste pas la moindre qualité de cet enregistrement que de ramener l'auditeur à une sonorité dépouillée et recueillie, semblable à celle qui prévaut dans tant de concerts dispensés dans les églises de Prague. Pour cela, la voix claire au timbre bien projeté de Kozena convient bien à ces mélodies. En fait, l'interprète combine une agilité vocale nécessaire dans les appoggiatures et dans les vocalises à une intériorité inspirante.

Elle possède en outre un beau sens du phrasé.

Cette fluidité est apparente dès l'*Et exultavit* du *Magnificat*, qui ouvre le bal. La cantatrice devient encore plus expressive dans le *Erbarm dich* de *La Passion selon saint Matthieu*, tandis qu'à la fin de l'album, la complicité entre l'interprète et l'ensemble qui l'accompagne s'exprime avec plus de liberté, puisque la musique tend à une sorte de fusion du religieux et du profane. Bref, une jeune mezzo-soprano déjà capable de se mesurer avec élégance et fraîcheur à des airs qui ne sont pas à la portée de la première venue. Voilà en tout cas un enregistrement prometteur qui donne envie de suivre avec attention le parcours sur disque de Magdalena Kozena.

TUYO

Musique sur instruments inventés. Pièces de Charles Papasoff, Clermont Boulianne, Tom Waits, Carol Bergeron, Melissa Hui, Bach, André Ristic et Jean Derome. Dir.: Carol Bergeron. Musiciens: Fabienne Bélair, Mélanie Bélair, Clermont Boulianne, Pierre Lachapelle et Allan Laforest. Durée: 50 minutes 48. NISAPA - NI2003

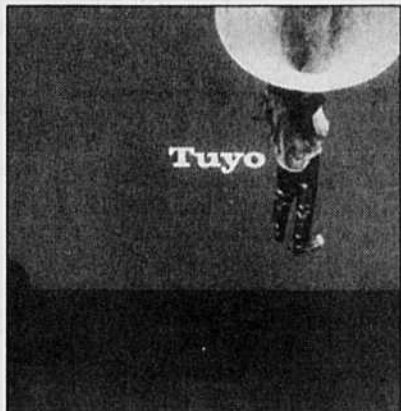
Qu'attendre du groupe Tuoyo, dirigé par Carol Bergeron, sinon retrouver sur disque le ludisme et le plaisir d'un ensemble qui sait habiter la scène comme pas deux? De plus, on le sait, la formation est portée sur la recherche musicale et celle-ci se matérialise notamment dans l'invention de nouveaux instruments. Personne ne

sera surpris de lire dans un livret pas du tout tempéré l'inventaire détaillé et le descriptif coloré des engins dont jouent les membres de Tuoyo. On y apprend avec un sourire en coin que nous nous apprêtons à écouter aussi bien une harpe éolienne, un préservaphone, un marimba réaccordé, des cloches tubulaires, des roues de vélo et un piano préparé qu'un bavophone heureusement réaccordé lui aussi.

Chose certaine, ces dénominations délirantes s'accordent parfaitement à un esprit musical qui ne connaît pas les frontières des genres et des formes. Cela n'empêche pas la prédilection pour des percussions bien senties, une influence soutenue du jazz et des musiques du monde qui se marient on ne peut mieux à des cordes parfois d'un lyrisme marqué. Mais on ne s'appesantit jamais longtemps dans ces pièces qui s'amuse à dépayser en cultivant la rupture comme d'autres visent avant tout l'unité.

En revanche, force est de reconnaître qu'il y a bel et bien un son Tuoyo, qui ne recule devant aucun répertoire. Qu'il s'agisse de *Earth Died Screaming* de Tom Waits, véritable délice piquette, au lieu de la voix grave et rocailleuse du chanteur américain, on fait place à des percussionnistes qui affectionnent les sons organiques et cavernes. Belle rencontre aussi avec les créations vives et expressives de Clermont Boulianne et de Charles Papasoff, pleinement accessibles à des auditeurs peu familiers avec la musique actuelle. Mais de là à ce que la violoniste du groupe, Mélanie Bélair, s'empare du troisième mouvement de la *Partita II* de Bach, il n'y a qu'un pas que le soliste n'hésite pas à franchir ici. Et ce n'est sans intérêt que d'assister à l'appropriation progressive d'un tel classique que l'on tire vers la dissonance et une fantaisie somme toute retenue.

Une belle sortie sur disque, donc, pour Tuoyo, qui se révèle à peu près aussi sympathique à écouter qu'à voir évoluer sur une scène. Comme les matériaux employés pour fabriquer les instruments sont de toutes provenances, la matière musicale revêt sans le moindre complexe une diversité époustouflante mais portée par le



souffle, le dynamisme d'interprètes que l'on sent complices. Interaction est d'ailleurs le maître mot, puisqu'il décrit aussi bien le contenu musical que l'approche festive de ce groupe, capable de créer une ratatouille sonore inventive à même de déridier surtout l'amateur éclectique qu'un brin de dérision n'effarouche pas.

STABAT MATER

Pergolesi: Stabat Mater, Salve Regina en F mineur, Salve Regina en A mineur. Andreas Scholl, haute-contre, Barbara Bonney, soprano; Les Talens lyriques. Dir.: Christophe Rousset. Durée: 60 minutes 33. DECCA 466 134-2.

Il existe tellement de bonnes versions du *Stabat Mater* de Pergolèse que l'on voudrait se persuader qu'il faut une sacrée bonne raison pour en sortir une nouvelle et croire qu'elle trouvera à son tour un public. Or, justement parce que la popularité d'un tel classique ne se dément pas, les versions ne peuvent que pleuvoir. Ainsi s'ajoute à la liste, chez Decca, une version confiée au haute-contre germanique bien connu, Andreas Scholl, et à la soprano américaine Barbara Bonney. Christophe Rousset, des Talens lyriques, assure la direction musicale.

J'avoue sans ambages que ma préférence va en la matière à un *Stabat Mater* que l'on confie à deux interprètes féminines. On pourrait citer beaucoup de duos qui en ont donné des interprétations sensibles et qui

compensent souvent par une intériorité plus grande ce qu'il y a de célesté dans le recours à une voix de haute-contre. Alors, à moins d'avoir affaire à un chanteur au timbre vraiment angélique — je pense ici à un James Bowman, à qui il est difficile de résister tant on est pour ainsi dire quasiment transporté dans un autre monde — ou à l'étrangeté, on m'excusera de pencher pour une interprétation purement terrestre de la musique de Pergolèse.

C'est pourquoi même s'il est doté d'une technique irréprochable, la voix d'Andreas Scholl ne m'a pas séduit outre mesure. Le timbre est justement d'une étrangeté prononcée qu'accentue encore une minutie certaine dans l'interprétation. Certains aimeront sans doute le contraste que cela crée avec la voix épanouie et pleine de la soprano Barbara Bonney, merveilleusement à l'aise dans ces airs qu'elle aborde avec une spontanéité communicative. Terrestre, elle sait le rester. Il n'en demeure pas moins qu'elle interprète ces mélodies avec une vivacité et une conviction peu communes, qui emportent immédiatement l'adhésion.

On avait sans doute en tête de rapprocher deux tempéraments très différents en faisant ce disque. De ce point de vue, il est indéniable que c'est réussi. Quoiqu'il me semble que, dans la comparaison, l'on retienne avant tout Bonney et le don extraordinaire qu'elle a de tout chanter avec une facilité déconcertante, non sans que toutes les nuances y soient. Devant tant d'aisance, une musicalité si évidente, il ne reste qu'à s'incliner.

J A Z Z

Improvisation libre

À propos d'un récent disque de Yannick Rieu

LITTLE ZAB

Yannick Rieu; saxophone, Frédéric Alarie; contrebasse, Guy Boisvert; contrebasse, Sylvain Provost; guitare, Philippe Soirait; batterie, Effendi. Montréal, 1999.

GUYLAINE MASSOUTRE

En dehors du temps du Festival de jazz, à Montréal, l'engouement pour ce style paraît plutôt volatil. Si, vers 1965, Montréal comptait deux lieux dédiés au jazz, le Jazz Hot et le Black Bottom, situés respectivement rue Sainte-Catherine, près de l'actuel Métropolis, et l'autre à l'ouest, rue Saint-Antoine, près de la rue de la Montagne, il ne reste aujourd'hui que des lieux un peu méconnus, réservés aux aficionados, ou polyvalents, comme le Théâtre La Chapelle, qui recevait il y a un mois Yannick Rieu et quelques amis, pour trois brèves soirées.

À l'époque glorieuse de la Grande Expo, on écoutait les Miles Davis, John Coltrane, Duke Ellington, Count Basie, Dave Brubeck et quelques locaux, dont Nelson Symonds et Pierre Leduc, parmi une assistance déjà clairsemée. On croyait toujours possible que Montréal devienne une mé-

tropole du jazz. Aujourd'hui, la ville ne commande qu'un événement annuel, qui ne saurait nourrir un niveau de recherche suffisamment stimulant pour ses musiciens.

Pourtant, le jazz a un rayonnement qui ne cesse de croître. À Montréal même, la danse contemporaine développe un partenariat de création avec la musique originale, qui implique des compositeurs aux talents aussi variés et audacieux que ceux des chorégraphes. C'est que l'interprétation, dans les deux arts qui sont la danse et sa complice, la musique de scène, dépasse le niveau de l'arrangement et de la variation pour se livrer aux libertés de l'improvisation, où le motif de départ est constamment réinventé et poussé à de nouvelles virtualités.

C'est le jazz qui a apporté cette quête d'une spontanéité, allant des expressions les plus cérébrales aux émotions les plus accentuées, en passant par des harmonies aux pouvoirs incantatoires. L'esprit du jazz colore certaines pièces de Gaétan Lebeuf, par exemple, qu'on entendra dans moins de deux semaines à l'Agora de la danse dans ses compositions pour Paul-André Fortier. Des artistes polyvalents comme Rober Racine peuvent difficilement s'entendre sans jeter

une oreille de ce côté, quitte à ajouter bien d'autres influences à une nomenclature qui comprendrait alors Satie ou John Cage. Le jazz, par ses ruptures, a ouvert des brèches dans les harmonies prévisibles, et les lectures de sa propre histoire, toute de colère et de délire instrumental, ont rapidement conduit à l'invention de ce qu'on a justement appelé «le mouvement pour le mouvement».

Que le jazz soit d'abord recherche, c'est clair. Il se développe mentalement dans des lieux instables de l'inspiration, où le vertige des impressions s'exerce sans filet. Le jazz naît du jazz. Mais il a besoin, pour se développer pratiquement, de sortir des vases clos et de contacts entre gens de même nature et des musiques qui l'alimentent, même si au départ elles lui sont apparemment étrangères. Fallait-il, par exemple, que le Rieu de tout à l'heure traverse l'Atlantique, s'installe à Paris, pour qu'il puisse rendre méconnaissable la musique de Jacques Brel intitulée *Voir un ami pleurer*?

On dit, dans le milieu des amateurs, que New York céderait le pas à Paris, actuellement, comme vivier de création. Les petites boîtes de la périphérie et du XII^e arrondissement da-

meraient-elles le pion à Harlem ou à l'East Village? À entendre Rieu, il semblerait que Coltrane ne puisse vivre dans sa musique que dans l'air pollué de Paris, comme si *L*, sur son dernier disque, *Little Zab*, retrouvait la façon de faire du saxophoniste américain dans la ville où Bechet et Reinhardt ont connu leurs plus belles heures de gloire.

Il ne faut pas rêver. Montréal a toujours son rôle à jouer. Ce *Little Zab* est produit sous étiquette québécoise Effendi, un regroupement qui veut donner du souffle au jazz local. Les Alarie, Boisvert, Provost et le Français Soirait, ceux qui composent le quintette de l'enregistrement avec Rieu, proposent une musique harmonique qui évite de Coltrane le côté exotique, où le paroxysme a souvent été la seule mesure. Rieu aime la subtilité et l'intimité. Son saxophone travaille le son, égrène les notes en faisant ressortir l'espace où elles répercutent. Avec ses propres compositions, y ajoutant des titres connus, il signe un album qui envoit. Peut-on lui reprocher que le saxophone ait prépondérance sur les autres instruments? Avec un tel disque, le musicien originaire du Saguenay signe un travail d'une belle qualité.



Yannick Rieu

ARCHIVES LE DEVOIR

CAHIER SPÉCIAL PARUTION 22 JANVIER 2000

R e n t r é e C U L T U R E L L E

2000

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 14 JANVIER 2000

LES ARTS

Ah! Quelle fête!

En cette fin d'année, de siècle, de millénaire (qui n'arrivera pourtant que dans un an, en 2001), où en sommes-nous et où allons-nous? Et que devons-nous attendre pour les années qui viennent? Nous voilà tous plantés là, à faire le pied de grue devant cette date fatidique du 31 au soir, comme si, derrière ce diaphane rideau virtuel, le temps (ou Dieu, voire le diable!) allait soudainement se révéler et nous promettre quelque chose d'essentiel, de fondamentalement nouveau. La grande promesse, quoi!

On nous annonce un peu partout des mégavénements, des mégacouvertures médiatiques, des mégaconcerts, mégapartys, mégaventes, mégafêtes, mégaplaisirs, pour nous tenir en appétit, pour enfoncer le clou du millénaire, pour anticiper sur nos souvenirs (en d'autres mots, pour nous les souffler, labelliser, voler), pour marquer d'une grande pierre blanche notre bref passage sur terre. Partout on entend qu'il faut «en être», que c'est important pour nous, que tout cela n'arrive qu'une fois dans la vie.

Devant une telle intrusion, un tel sans-gêne, certains nous assurent s'en fiche comme de l'an 40 et, sur le ton de la morosité ou d'une indifférence bien sentie (et un brin de mépris dans la voix), discutent déjà sur le fait qu'ils vont passer la nuit comme d'habitude, voire qu'ils feront tout pour que ça se passe pré-cisé-ment comme d'habitude. Beaucoup d'autres jurent qu'ils souligneront l'événement «parce que ça compte» et que «c'est pas pareil que d'habitude», que «c'est spécial», enfin, vous comprenez...

Nous sommes collectivement en train de monter de toute pièce la Grande Illusion dont toute crise a besoin pour se donner de l'air et du paysage et faire oublier ses mares crouppissantes. Les techniques du virtuel aidant, nous nous donnerons, pourquoi pas? le spectacle réjouissant d'un

passage de la mer Morte, en technicolor et sur grand écran. Tiens, une idée ça! Moïse guidant son peuple vers le paradis perdu, les caméramans bien en place pour saisir ce moment his-to-ri-que! Nous sommes devenus mégalos et, bien que boursoufflés de craintes et de symptômes de toutes sortes, pleins d'une assurance malade depuis que les technologies ont pris le relais des anciennes puissances cosmiques ou religieuses et qu'elles font des miracles. Mirages du désert...

La culture dans tout ça? Une équivalence. Elle se spectacularise, se démocratise, se crétinise, parle tout le temps, ne sait plus le silence, enfante et bouture à qui mieux mieux, se perd dans les dédales de l'industrie culturelle, se ratrape moralement en se marginalisant, se perd à nouveau en n'étant plus visible... Bref, ne sait plus très bien où donner de la tête pour contrer les effets de sa récupération et pense surtout, dans ses moments de lucidité, voire de profonde mélancolie, que son sens lui échappe de plus en plus, qu'elle est devenue, bien malgré elle, le faire-valoir d'une représentation où elle ne peut plus tenir que des rôles secondaires.

Nous faisons dorénavant tous partie — et elle avec — d'un grand spectacle marchand conçu à l'échelle planétaire... Et pour les siècles à venir, mes chers frères! «Mondialisation» est devenu notre leitmotiv, notre mentor subliminal, notre ligne d'horizon; «Planète», cette maison quadrillée par les innombrables lignes invisibles que tracent nos satellites, le nappage multistrates des moyens de communication qui sillonnent notre espace; «Marché», notre volonté commune, notre désirable et aliénable proie; «Communication», notre fonds de commerce, notre croyance en un monde où il n'y aurait plus d'ombre; «Nouveauté», notre sucre d'orge et notre supplément vitaminique...

Et pendant ce temps, les méga-entreprises, autrement plus puissantes que nos États, s'organisent et partent à la conquête du monde. C'est une nouvelle croisade au nom de la libre entreprise qui fond sur nous, animée d'une volonté de domination sans précédent dans l'histoire humaine, et qui nous fait oublier que, bien qu'elle n'utilise plus les armes classiques (armes guerrières), ses effets n'en peuvent pas moins être extrêmement destructeurs: des industries soudainement sinistrées ou obsolètes, le chômage endémique, le sous-emploi (un milliard de chômeurs et de sous-employés dans le monde), la précarité généralisée (et pas juste pour les jeunes), l'exclusion sociale et la pauvreté, la surexploitation des hommes et des femmes, voire des enfants (300 millions le sont déjà), le pillage des ressources naturelles (le bien commun de l'humanité) au profit de quelques-uns seulement, la criminalité financière liée aux milieux d'affaires et aux grandes banques (1000 milliards de dollars recyclés chaque année), etc., etc. Bref, ça ne regarde pas très bien dans la chaudière de l'an 2000...

Mais à qui appartient donc cette Terre? Et est-ce une fatalité que d'entrer dans le siècle prochain par cette porte? Quelle est la responsabilité de chacun dans cet état des choses? Et est-ce même le scénario le plus probable, quand à peu près seuls les intellectuels (et une proportion seulement) s'en alarment et que presque tous les autres croient en une amélioration pour l'avenir? Naïfs, irresponsables, rêveurs, ignorants, diront les premiers. Vous ne savez pas voir?

Alarmistes, faux prophètes, nécrophages, nostalgiques d'un ordre ancien, leur répondront ces derniers. Vous ne savez pas vivre? Peu importe. Hier comme aujourd'hui, l'humanité n'est jamais gagnée, et nous pouvons à tout moment basculer dans l'état sauvage, qui est notre lot à tous, qui partageons le même cerveau reptilien.

Ajoutez à cela la profonde irresponsabilité de ceux qui

concentrent en leurs mains les énormes capitaux qui façonnent notre monde et notre vie de tous les jours, leur cynisme aussi, et vous avez là un mélange explosif. Pendant ce temps, le citoyen ne sait plus la place qui lui revient. Il ne sait même pas s'il a un quelconque pouvoir, lui le si petit, le si insignifiant, qui ne sait généralement que mettre un X tous les quatre ans sur un bout de papier qu'il enfonce, plié, dans une boîte tout à fait banale du bout du doigt avant de s'en retourner à la maison pour suivre à la télévision le sort de son X une fois qu'il a rejoint la grande rivière anonyme des X...

Faut-il arrêter la fête? Voici quelques conseils gracieusement distribués par Michel Ouellet en 1991 dans son livre *Rester vivant*: «♦ Bien prendre conscience au préalable que la fête sera forcément ratée. Visualiser des exemples d'échecs antérieurs [mais sans tomber dans] une attitude cynique et blasée. Au contraire, l'acceptation humble et souriante du désastre commun permet d'aboutir à ce succès: transformer une fête ratée en un moment d'agréable banalité. ♦ Toujours prévoir qu'on rentrera seul, et en taxi. Avant la fête: boire. L'alcool à doses modérées produit un effet socialisant et euphorisant qui reste sans réelle concurrence. ♦ Pendant la fête: boire, mais diminuer les doses (le cocktail alcool + érotisme ambiant conduit rapidement à la violence, au suicide et au meurtre). Il est plus ingénieux de prendre du Lexomil au moment opportun. L'alcool multipliant l'effet des tranquillisants, on observera un assoupissement rapide: c'est le moment d'appeler un taxi. Une bonne fête est une fête brève. ♦ Après la fête: téléphoner pour remercier. Attendre paisiblement la fête suivante (respecter un intervalle d'un mois, qui pourra descendre à une semaine en période de vacances). ♦ Enfin, une perspective consolante: l'âge aidant, l'obligation de fête diminue, le penchant à la solitude augmente; la vie réelle reprend le dessus.»

denisjp@mblink.net

MUSIQUE CLASSIQUE

À la découverte de la musique sacrée

Des chants d'oiseaux aux chants des anges

SOLANGE LÉVESQUE

Dans la nuit du 22 au 23 mars 1999, un vent de 90 km/h pousse le *Gordon C. Leach* contre un pilier du quai de Havre-Saint-Pierre où il est accosté. La coque se brise et une partie des 40 tonnes de mazout contenues dans le minéralier se répand dans les eaux du fleuve. En avril, une équipe de spécialistes débarque à Havre-Saint-Pierre pour installer un centre de réhabilitation destiné aux centaines d'oiseaux englués de mazout, de ces eiders pour la plupart, qu'il faut nettoyer, sécher et remettre sur pattes. Parmi les responsables de l'équipe: Pierre Laporte, biologiste responsable des espèces menacées au service canadien de la faune. En dehors de ces missions spéciales, Pierre Laporte écoute Bach, Beethoven et consorts. Des histoires de nature, il peut en raconter plusieurs; dès qu'il s'agit de musique, il est intraitable, aussi passionnant que passionné.

Rien ne destinait pourtant ce biologiste ornithologue à l'amour de la musique. Il a tout appris par lui-même, à force d'écoutes, de lectures et de recherches. Tout a commencé à 16 ans, alors qu'un prof de français avait décidé de faire entendre à sa classe d'adolescents turbulents la *Symphonie Pastorale* de Beethoven, «une musique écrite par un homme sourd», avait-il spécifié. «Ah non! s'était exclamé Pierre en levant les yeux au ciel, pas de la musique classique!» «Si ça ne t'intéresse pas, tu n'as qu'à poser la tête sur ton bureau et à dormir, pourvu que tu ne déranges pas les autres», avait rétorqué le prof, sans insister.

Quelques années plus tard, le rock et les Beatles secouent rythmes et chansons. Les parents de Pierre Laporte, cédant à l'insistance de leur fils, achètent enfin un de ces bons gros tourne-disque de l'époque. Alléché par une réclame parue dans le *Reader's Digest* où l'on donne en prime un disque à l'acheteur d'un coffret par correspondance (avec dix jours pour écouter les disques et la possibilité de tout retourner en conservant le cadeau), le jeune homme, qui adore les surprises des commandes postales, fait venir le coffret en se promettant bien de le retourner.

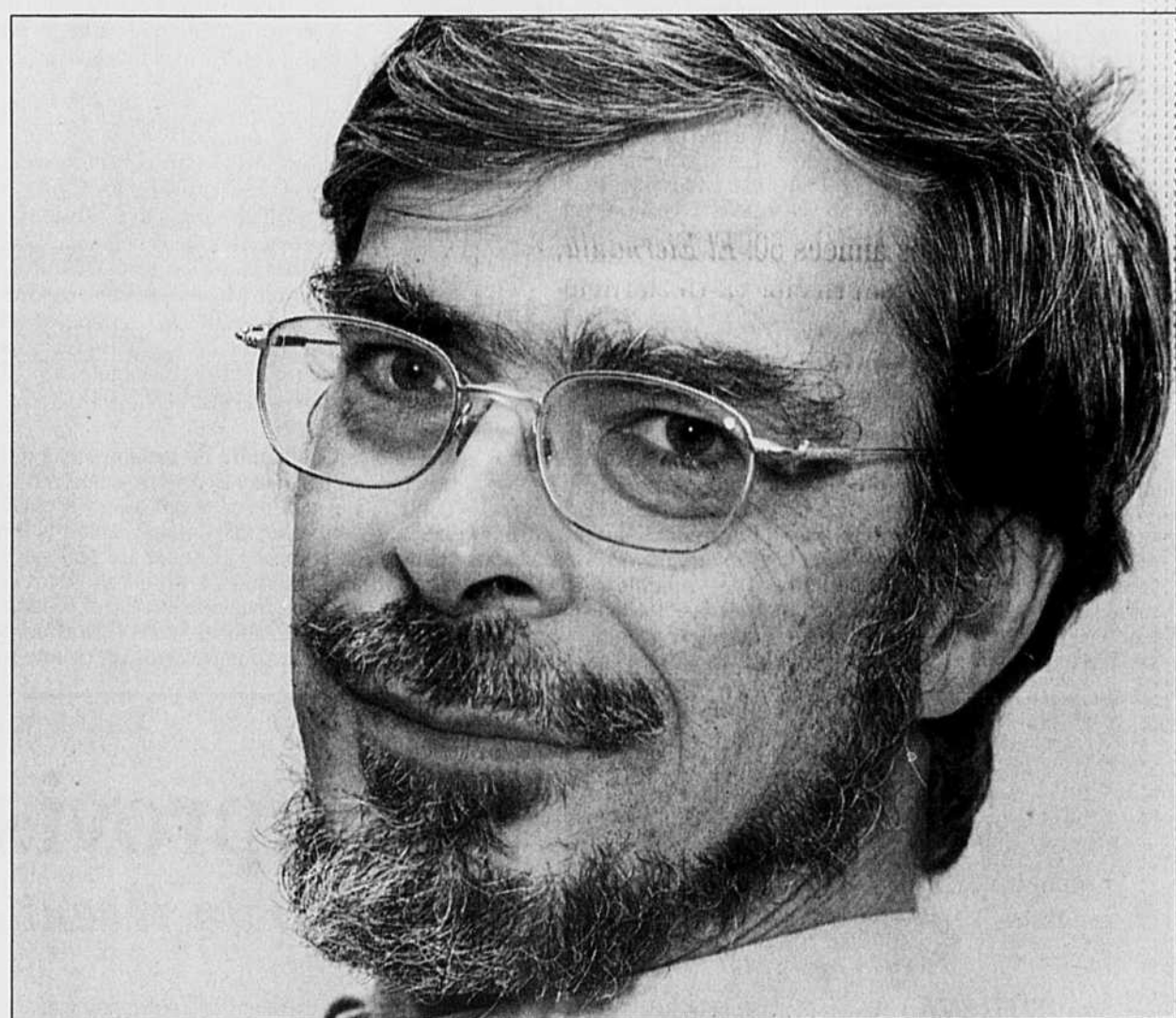
«Le disque cadeau était une musique légère jouée au piano, sans aucun intérêt», avoue-t-il. Le délai ayant expiré sans qu'il ait retourné les disques, il décide de les payer. Tant qu'à faire, pourquoi ne pas aussi les écouter? C'étaient les neuf symphonies de Beethoven. Il n'avait rien retenu de la *Pastorale*, mais il se souvenait que son prof avait parlé du compositeur sourd. «Ce n'était pas tout à fait exact, mais ça m'avait frappé», explique-t-il.

L'envie de comprendre

Après l'université, Pierre Laporte se marie. «On n'était pas riches, mais un jour, mon épouse, qui est sensible à mon amour de la musique, m'a offert un livre d'occasion portant sur l'histoire de la musique. Je l'ai lu en dressant une fiche pour chaque compositeur en ajoutant les œuvres citées au fur et à mesure. Petit à petit, j'ai fait des recoupements et appris plein de choses.» La radio a également joué un très grand rôle dans son apprentissage. «Quelques années plus tard, racontet-il, c'est une œuvre entendue à Musique sacrée à Radio-Canada FM, un dimanche matin, qui m'a initié à la musique religieuse, un *Stabat Mater* de Marc-Antoine Charpentier que j'ai trouvé simplement extraordinaire.» Pierre Laporte, qui ne connaissait rien à la musique sacrée, a soudain eu envie de comprendre «comment un gars pouvait faire pour écrire une musique de cette nature» et d'approfondir cette musique, si différente de celle qu'il avait toujours entendue à l'église. Il s'est procuré le disque, ainsi qu'un livre sur Charpentier, «un type étonnant qui a travaillé pour Molière, mais dont la majeure partie de l'œuvre est religieuse». Les messes, dont la Messe en si de Jean-Sébastien Bach, ont également contribué à lui donner le goût de la musique religieuse: «Dans une messe, le compositeur se trouve lié par une contrainte: le texte des kyrie, gloria, credo, sanctus et agnus dei, qui ne bouge pas. Je trouve passionnant de voir comment les compositeurs font jouer leur imagination à l'intérieur de contraintes: comment chacun s'en tire; comment ils intègrent leurs croyances et leurs préoccupations à leur musique. On ne compose pas une œuvre comme la Messe en si sans y mettre de soi!».

Pierre Laporte donne en exemple l'*Oratorio de Noël* de Bach. «On en parle comme d'une œuvre en soi, mais en réalité, elle regroupe six cantates qu'il avait composées pour les six jours des Fêtes, de Noël à l'Épiphanie, explique-t-il. C'est fascinant d'étudier comment Bach travaille; prenons la première cantate, écrite pour le 25 décembre, jour de Noël. Une fête, une joie exubérante. Au premier mouvement: chœur imposant, grosse musique de fanfare. Un peu plus loin apparaît un choral.» (Il ouvre ici une parenthèse pour expliquer le rôle du choral dans la musique luthérienne: Luther voulait que les fidèles participent; aidé de poètes, il s'est mis à écrire des chants associés aux événements liturgiques. Le peuple, qui ne comprenait pas le latin, connaissait par cœur ces chants allemands devenus populaires.) Or, dans ce volet de l'*Oratorio*, poursuit-il, «Bach utilise la mélodie (pas les paroles) du choral de la Passion, un air triste. Pourquoi? Il a voulu rappeler que la finalité de l'incarnation du Christ, né le 25 décembre, était Pâques et sa mort sur la croix. On pourrait y voir un contresens. Mais le lien s'établit dans l'inconscient des auditeurs. Bach a vraiment su mettre à profit les 200 ans de musique avant lui.»

Pierre Laporte signale le fait que l'*Oratorio de Noël* contient beaucoup plus de parodies (citations de ses œuvres précédentes) que de musique originale. «N'oublions pas qu'à l'époque, une cantate n'était jouée qu'une fois!» Des 200 qui nous restent sur un total probable de 400, une de celles qui touchent le plus Pierre Laporte est la BWV 140: *Wachet auf ruft uns die Stimme*. «Écoutez-la, vous verrez pourquoi! Il y a dedans un dialogue entre l'âme du pécheur et le Christ qui est vraiment émouvant. Depuis quelques années, j'aime décortiquer le travail de différents compositeurs. Et pour comprendre un compositeur et sa musique, il faut comprendre son époque, ce qui conduit à des lectures de toutes sortes... et même à l'apprentissage de l'allemand qu'il a entrepris récemment, aussi systématique dans son approche de la musique que dans son travail. «La musique soulève des questions fort intéressantes; quand ma curiosité est piquée, je cherche une hypothèse, une réponse.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour le biologiste mélomane qu'est Pierre Laporte, la musique est à la fois question et réponse.

Le chant des oiseaux

En mai prochain, l'ornithologue-mélomane se retrouvera en pleine nature, comme chaque printemps depuis une vingtaine d'années, à baguer les oiseaux qui se prendront dans ses filets japonais. Grive à dos olive, merles, parulines multicolores, minuscules troglodytes, de temps à autre une prise inattendue, comme une petite nyctale, se retrouvent entre ses mains et, après quelques minutes, repartent une bague à la patte. Il manipule ces petits volatiles avec autant de soin que d'émerveillement. Certains reviennent d'année en année et,

comme Pierre Laporte conserve précieusement un registre de toutes les bagues qu'il a posées, il les reconnaît.

Avec trois à dix heures d'écoute par semaine («écoute active», précise-t-il, «à ne faire que ça»), Pierre Laporte a appris à apprécier de nombreuses œuvres: symphonies et quatuors de Beethoven, cantates, musique de piano, etc. S'il devait en choisir une seule, il serait bien embêté... «Deux, ce serait plus simple! Le *Stabat Mater* de Marc-Antoine Charpentier, sous la direction de Jordi Savall, qui peut vous plonger dans un état proche de l'hypnose, et la Messe en si de Bach, sous la

direction d'Harnoncourt, qui communique l'incommunicable.»

Le lien entre musique et biologie? Pierre Laporte avoue que la musique lui permet d'oublier complètement les soucis liés à son travail. «Olivier Messiaen a composé de la musique religieuse; par ailleurs, les chants d'oiseaux l'inspiraient beaucoup, fait-il remarquer. La musique comble une dimension qu'elle seule peut combler; elle nous permet d'approfondir notre propre spiritualité, un aspect de la vie qui n'a plus beaucoup de place dans notre société mais dont on aurait besoin plus que jamais.»

Louise Latraverse : animatrice

Avec la participation de : Pierre Légaré
Serge Thériault
Raymond Cloutier

SORTIR DE L'OMBRE
Vaincre la dépression

Une émission spéciale
lundi 3 janvier à 19h30 à

TVA

SB
SmithKline Beecham



Association des personnes
atteintes de dépression

Séagrenalt 2001

Gouvernement
du Québec

Canada